

 Rouillard

## CHAPITRE TROISIÈME

---

L'abbé Baudoin. — Ses premières années. — Mousquetaire des gardes du roi. — Il entre au séminaire de Saint-Sulpice, puis aux Missions-Etrangères. — Prêtre dans le Vivarais. — Se dévoue aux missions de l'Acadie. — Dénûment dont il souffre à Beaubassin. — Perrot et Desgoutins, leurs accusations contre le clergé. — Le chevalier de Villebon, gouverneur de l'Acadie, se fixe à Naxouat. — Désolation à Port-Royal. — Le capitaine de Périgny aux Mines et à Beaubassin. — Procédés tyranniques. — L'abbé Thury et l'expédition contre le fort Pemkuit. — Comment il y sert la cause de l'humanité. — Attaque et prise du fort d'York. — Grand conseil de guerre à Naxouat. — Pentagoët et le baron de Saint-Castin. — L'abbé Baudoin accompagne l'expédition contre le fort Wells. — L'abbé Thury et l'attaque de Pescadouet. — L'abbé Baudoin repasse en France. — Séjour à Québec. — La cloche de l'Hôpital-Général. — Second voyage en France. — Il est nommé aumônier de l'expédition de D'Iberville à Terre-Neuve. — Conquête de l'île d'après son Journal. — Prodiges accomplis. — Retour en Acadie. — L'abbé de Ciliz. — Mort de M. Baudoin.

### I

Après M. Geoffroy, après M. Trouvé, voici venir M. Baudoin. En moins de trois ans, c'était le troisième prêtre envoyé en Acadie par M<sup>sr</sup> de Saint-

Vallier. Et ce prêtre était encore un sulpicien, et l'abbé de Cilz à Paris était destiné par M. Tronson pour les rejoindre. Rien ne fait mieux éclater la sollicitude de l'évêque de Québec et de la congrégation de Saint-Sulpice pour la population acadienne. C'était une sainte émulation entre le prélat et le supérieur pour en faire un centre catholique que le temps ne pût détruire, et qui de fait a vaincu tous les obstacles. La création d'un séminaire, que tous deux avaient en vue dans un avenir prochain, devait être le lien de cette organisation et une pépinière d'ecclésiastiques destinés aux missions. Tout y était disposé, comme on l'a vu : il n'a manqué pour le succès que le concours des circonstances.

L'abbé Jean Baudoin dut voir le jour entre les années 1660 et 1662, plus probablement dans le cours de cette dernière année. Il naquit à Nantes et y grandit, il fit un brillant cours d'études au collège de sa ville natale, puis embrassa la carrière des armes. Il fut quelque temps mousquetaire dans les gardes du roi. Mais le monde, avec ses vanités, ses intrigues, ne tarda pas à lui inspirer un invincible dégoût. Il lui dit adieu et entra au séminaire de Nantes, où il fit ses premières études théologiques. Il alla ensuite s'enfermer au séminaire de Saint-Sulpice à Paris pour y continuer ses cours de théologie, s'y former aux vertus ecclésiastiques et y fixer sa vocation et

son avenir. Son entrée est inscrite au 9 mai 1682 : c'est la première date certaine que nous rencontrons dans sa vie.

Après avoir passé trois ans sous la direction de l'abbé Tronson, alors supérieur du séminaire, il fut promu au sacerdoce en 1685.

De ce jour, il se prépara à prendre part aux missions du Languedoc. Il partit le 21 août de la même année, avec huit de ses confrères, pour le sud de la France et s'y voua aux missions du Vivarais. Ce fut là ce que ses collègues appelaient ses étrennes sacerdotales. L'année suivante, l'abbé Tronson écrivait : “ M<sup>sr</sup> de Nantes veut absolument que M. Baudoin retourne dans son diocèse, et on lui a donné parole ; ainsi il n'est plus en mon pouvoir de le retenir ”.

Il rentra donc en Bretagne, mais déjà préoccupé du projet de se donner aux missions de la Chine. Il en fit part à M. Tronson qui lui conseilla de n'y point penser pour le moment.

L'année suivante, on le voit au séminaire des Missions-Etrangères à Paris, où il avait obtenu son entrée pour étudier sa vocation. Il y rencontra M<sup>sr</sup> de Laval qui venait de donner sa démission, et M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier appelé à lui succéder. La conversation de ces deux saints prélats le mit au courant des missions de la Nouvelle-France et des besoins qu'elles

avaient d'ouvriers et d'apôtres zélés. Ses vues s'arrêtèrent particulièrement sur celles d'Acadie, où il pourrait retrouver les enfants de la Vendée, du Poitou et de sa chère Bretagne. Il s'offrit donc à M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier pour les missions acadiennes. M<sup>sr</sup> de Laval pensait que le jeune prêtre ne pourrait guère exposer " sa santé, qu'il n'avait pas forte, dans un si grand éloignement et dans un lieu si abandonné". Du moins, c'est ce que le prélat écrivait aux Messieurs du séminaire de Québec dans une lettre du 9 mai de la même année.

Cependant, après avoir pris conseil de M. Tronson, M. Baudoin se décida à partir pour la Nouvelle-France. L'occasion était bonne ; M. de Saint-Vallier, qui venait d'être sacré évêque de Québec, se préparait à partir pour gouverner son vaste diocèse comprenant la plus grande partie de l'Amérique-Nord.

M. Baudoin dut traverser la mer, ou avec M<sup>sr</sup> de Laval, ou avec M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier. Il est difficile de placer son voyage à une autre époque. Il est à Paris en 1687, et vers la fin de 1688, nous le voyons en Acadie.

M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier arriva avec ses compagnons au mois d'août, et se disposa à partir dès le printemps suivant pour l'Acadie, où l'accompagna probablement M. Baudoin. Les historiens de M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier n'ont point parlé de ce voyage du prélat.

Il est cependant certain ; nous l'avons vu mentionné par M. Tronson dans une lettre à M. Trouvé, et nous le voyons de nouveau affirmé par M. de Champigny, intendant du Canada, dans le passage sui vant d'un mémoire qu'il adressa au ministre en 1689 :

“ *Il porta* des secours à ses missionnaires dépourvus de tout et pria le roi de ne point les abandonner. L'année dernière le roi fit donner 1500 livres pour les besoins de l'Acadie. Monseigneur y ajouta 500 livres de son particulier en vases sacrés, ornements qu'il fit embarquer sur un vaisseau de la pêche sédentaire. Ce vaisseau fut pris par un forban de Boston, de sorte que cette église resta dans la dernière misère ”.

Ce voyage de M<sup>sr</sup> de Saint Vallier est encore attesté par M. de Menneval , dans une lettre écrite au marquis de Chevry, le 6 septembre 1689. Parlant de Desgouttins et de Soulègre, dont il avait exposé la mauvaise conduite, en les menaçant de les renvoyer à Québec rendre leurs comptes au marquis de Denonville : “ Ils en avaient grand'peur tous les deux, dit-il, mais l'évêque *qui était ici* a intercédé pour eux ”.

C'est au sein de la plus noire misère et de es privations de tout genre que M. Baudoin débuta en Acadie ; mais il était jeune, et, quoique délicat, il ne se laissa point aller au découragement, et, comme

il le dit en riant : “ Il ne devint pas plus mélancolique ”.

A ses premières lettres, M. Tronson répondit en cherchant à l'encourager par des vues de foi :

“ C'est une bonne marque, lui écrit-il, que de conserver la paix du cœur au milieu des croix et c'est le moyen de les rendre plus sanctifiantes. Je prie Dieu de vous affermir dans cette résolution ”.

M<sup>sr</sup> de Laval avait pourvu à ce que M. Baudoin fût envoyé à Beaubassin chez M. de La Vallière qui en était le seigneur.

Après avoir travaillé à Port-Royal, probablement auprès de M. Geoffroy, avec qui il prolongeait ses courses jusqu'au cap de Sable, il alla plus tard rejoindre M. Trouvé dans sa mission. Tous deux eurent à desservir le fond de la baie Française, les Mines, Cobequid, Péticoudiac, Chipoudy, toutes les côtes du golfe jusque vers Canseau. C'était un pays vaste comme une province de France, mais dans un état à demi sauvage, peuplé d'Acadiens laboureurs, pêcheurs, coureurs de bois, de Micmacs et de Malécites, dispersés sur tous les rivages, ou campés dans les bois.

La besogne leur laissait peu de repos : ils s'y appliquèrent sans relâche, desservant les divers rangs de la paroisse, visitant chaque poste où se groupaient les colons, les campements des pionniers ou des

pêcheurs, et ceux des Indiens à la chasse, dans les montagnes, les forêts, sur le bord des lacs et des cours d'eau que fréquentaient les castors.

M. Baudoin et M. Geoffroy étaient sans doute engagés dans quelques-unes de ces courses apostoliques, lorsqu'au mois de mai 1690, sir William Phipps vint s'emparer de Port-Royal et emmener prisonniers M. Petit et M. Trouvé. Ils restèrent seuls pour consoler les habitants.

Le sacrifice qu'avait fait M. Baudoin en s'exilant au sortir de son ordination, le courage avec lequel il affrontait toutes les difficultés, faisaient l'admiration de son supérieur et de ses confrères. M. Tronson qui le suivait de loin, avec un très vif intérêt, demandait des nouvelles à tous ceux qui pouvaient lui en donner. En 1690, inquiet de son sort, après la prise de Port-Royal, il écrivait à M. Trouvé :

“ Si vous apprenez des nouvelles de M. Baudoin, vous nous obligerez de nous en mander cet automne ; car je ne sais pas si nous en recevrons par l'Acadie. Je doute même que nous trouvions quelque voie pour lui écrire.

“ J'estime son courage et sa grâce, et ne puis que me consoler de son éloignement, voyant qu'il prend le grand chemin de se faire saint au milieu d'une nation barbare, *in medio nationis pravæ*”.

## II

L'Acadie traversait à cette époque une des phases les plus critiques de son existence. Sortie toute mutilée des mains des Anglais, fréquemment visitée et pillée par les pirates de toutes nations, elle manquait de tout, même du nécessaire. Ses relations avec la France étaient trop incertaines, trop irrégulières pour que la colonie pût compter sur son assistance. Elle restait quelquefois deux ans sans recevoir aucun navire du gouvernement. Il n'y avait plus de blé, ni farine, ni pain; il n'y restait plus de ressource que dans la contrebande anglaise, et le sieur Desgouttins écrivait au ministre :

“ Nous serions très heureux, Monseigneur, si dans le temps présent, nos ennemis (les Anglais) voulaient encore apporter les nécessités du pays, et prendre le castor dont il regorge. Sans ce qu'ils ont apporté la dernière fois, on ne mangerait point de soupe, les terres auraient été incultes; on aurait arraché l'herbe pour faire du foin, et l'on aurait mordu son pain. Il n'y avait plus ni marmites, ni fours, ni faucilles, ni couteaux, ni fer en ce pays, ni



---

haches, ni chaudières pour les sauvages, ni sel pour l'habitant<sup>1</sup>”.

Un grand nombre de colons ne s'occupaient plus que de la traite des fourrures et de l'eau-de-vie, au lieu de s'adonner à la culture qui cependant était la source du profit le plus assuré, le plus durable et le mieux approprié à l'accroissement de la colonie.

Perrot était absent de Port-Royal pour son négoce, lors de la prise de cette place. A peine y fut-il de retour qu'il écrivit au ministre un mémoire, où il accusait M. de Menneval de ses propres méfaits. Il osait soutenir que ce gouverneur, par son incurie, avait laissé Port-Royal sans défense, tandis que toute la faute retombait sur celui qui l'avait précédé, Perrot lui-même. Il reprochait aux missionnaires d'être d'accord avec les Anglais et d'avoir, de concert avec le gouverneur, livré Port-Royal. C'était le contraire qui était vrai : tandis que les Anglais attaquaient Port-Royal, Perrot faisait la chasse aux fourrures et la traite avec les armateurs de Boston.

Desgouttins, qui ne valait pas mieux, accusait de son côté, les prêtres de se mêler du gouvernement

---

1 — *Archives coloniales. Desgouttins au ministre, 23 décembre 1707.*

On verra plus loin par le témoignage de M. Baudoin, qu'en 1696 l'Acadie était dans le même état d'abandon et de pénurie qu'à la date où écrivait Desgouttins.

temporel, de vouloir s'approprier le pays pour y faire seul le commerce avec les Anglais. Ces accusations n'avaient pas le moindre fondement. La vérité est que la colonie manquant de tout, force était aux missionnaires, comme aux habitants, de demander au commerce anglais les objets les plus usuels : vivres, vêtements, agrès, ustensiles, instruments de labourage, de chasse et de pêche, dont ils avaient besoin et qu'ils payaient moins cher qu'aux entrepôts du sieur Perrot et de ses compères. De là la rage et les invectives que ceux-ci déversaient jusqu'en France. Ils auraient voulu forcer tous les colons à n'acheter que dans leurs magasins qu'ils approvisionnaient au moyen d'un vaisseau dont Perrot était le propriétaire, et qui faisait la contrebande entre Port-Royal et Boston <sup>1</sup>.

---

1 — L'extrait suivant d'un Mémoire du sieur Desgouttins achèvera de faire connaître ce personnage et l'esprit qui animait la clique dont il était l'organe. Ce Mémoire est un réquisitoire en règle contre les missionnaires de l'Acadie qu'il représente comme les tyrans des consciences et comme des hommes intéressés, plus occupés du négoce que de leur ministère. Il n'en excepte pas un seul ; il va plus loin : il tâche même d'y impliquer l'évêque de Québec, Mgr de Saint-Vallier, ce prélat si zélé dont amis et ennemis ont loué les œuvres de charité et de dévouement. Il aurait été de connivence avec ces prêtres pour favoriser leur trafic illicite.

Desgouttins va jusqu'à reprocher aux missionnaires d'avoir encouragé une des entreprises de colonisation les plus admi-

Les ministres de Versailles, pour un autre motif, étaient eux aussi fortement opposés à toute transaction avec les Anglais ; mais que ne pourvoyaient-ils aux besoins de la colonie par des envois réguliers ? Fallait-il qu'elle se résignât à périr pour sauver un principe que les circonstances rendaient inapplicables ?

Port-Royal, depuis sa prise par les Anglais, n'était plus le siège du gouvernement de l'Acadie, bien que,

---

rables qui se soit vu dans l'histoire de ce pays, je veux dire celle des Mines et de Beaubassin, qui a été le point de départ de l'étonnante expansion du peuple acadien. Rien ne fait mieux voir jusqu'à quel degré d'aveuglement était descendu cet esprit dévoyé. Voici ce fameux passage.

Après avoir parlé de la culture des terres, il ajoute : " Mais on a connu par expérience que tout cela n'aurait jamais un succès avantageux tant que MM. les prêtres missionnaires se mêleront du gouvernement temporel comme ils ont fait par le passé, et conserveront le dessein de s'approprier le pays pour en faire seul le commerce et continuer avec plus de facilité celui qu'ils ont toujours entretenu avec les Anglais, nonobstant les défenses expresses de Sa Majesté...

" M. de Saint-Vallier, évêque de Québec, arrivant à l'Acadie au commencement de septembre 1689, nous apporta pour nouvelles qu'il débita en chaire qu'il venait un gros navire de la compagnie pour l'Acadie extrêmement chargé, lequel ayant été rencontré par deux hollandais à la hauteur de l'île de Sable et s'étant voulu dé fendre, aurait coulé à fond, que MM. Perrot et Villebon qui y étaient débarqués avaient été faits prisonniers. (Il) dit aux habitants qu'il fallait s'en consoler, que ce ne serait que pour un plus grand bien... (Il) fit publier par les prêtres qu'il avait ordre du roi dans sa visite

moins d'un mois après le départ de l'amiral Phipps, le drapeau anglais y eût été abattu et remplacé par celui de la France. Le chevalier de Villebon était en effet arrivé d'Europe le 14 juin suivant, sur le navire *l'Union* chargé de munitions et autres effets destinés à approvisionner la colonie. Cet officier était le même qui commandait à Port-Royal, en l'absence du gouverneur Perrot, lors de la visite de M<sup>r</sup> de Saint-Vallier en 1686. Il appartenait à la famille

de changer tout gouverneur et officier dont il ne serait pas content. Il institua trois jours de fêtes consécutives en actions de grâces de son heureuse arrivée au Port-Royal.

“ Il s'en fut de là aux Mines et à Beaubassin et se rendit à la baie Verte où était la barque du sieur Lallemand, marchand, à Québec, qui était frétée par mon dit seigneur l'évêque pour le porter à l'Acadie et en même temps des marchandises aux missionnaires du pays qui furent débarquées à Beaubassin ; et le sieur Trouvé ayant accompagné M. l'évêque jusque-là, fit embarquer les dites marchandises dans un petit bâtiment appelé le *Saint-An toine*, appartenant au sieur de La Vallière, et les fit conduire au Port-Royal, où il arriva le 10 octobre. Ayant trouvé les navires du roi qui venaient de France et celui de la compagnie, il fut bien surpris et les habitants bien étonnés de ce que M. l'évêque leur avait annoncé. Et à la marée de la nuit, il fit monter son bâtiment au haut de la rivière du Port-Royal et déchargea les marchandises chez un habitant nommé Guillaume Bourgeois qui les a débitées pendant l'hiver ...

“ L'intention de la cour était que le Port-Royal devint considérable par un nombre d'habitants qui y auraient formé une ville ; MM. Petit et Trouvé s'y sont tellement opposés de concert avec M. leur évêque dans le dessein de s'approprier

---

des barons de Bécancour, et était le frère de M. de Portneuf qui avait commandé la brillante expédition contre le fort de Casco en 1689. Villebon n'osa se fixer à Port-Royal en apprenant que la flotte anglaise était encore à la Hève, d'où elle aurait pu venir en trois jours le surprendre et le faire prisonnier avec sa riche cargaison. Il traversa la baie Française, remonta la rivière Saint-Jean jusqu'à vingt - cinq lieues de son embouchure, s'arrêta quelque temps à

---

ce lieu, qu'ils ont fait abandonner plus de cent cinquante arpents de terre dans l'éten due du Port-Royal, persuadant aux habitants qu'elles ne valaient rien et qu'il n'y avait que les marais qui les puissent faire vivre, les terres hautes étant trop ingrates, qu'ils perdraient même leur temps au Port-Royal, qu'il y avait des terres à Beaubassin où ils se pourraient faire riches. qu'ils auraient la baie Verte où ils pourraient porter leur peleries et les vendre eux-mêmes aux navires de l'île Percée. Leur discours a tellement réussi qu'ils ont débauché plus de quarante jeunes hommes pour s'aller établir à Beaubassin et aux Mines, tellement qu'il n'y restait au Port-Royal que les vieilles souches, ce qui causait même beaucoup de chagrin aux pères et aux mères de se voir abandonnés par leurs enfants dans le temps qu'ils en pouvaient tirer quelques services". — *Mémoire instructif à la cour des moyens de conserver l'Acadie au roi et du procédé que MM. les prêtres missionnaires y ont tenu*, 1690.

L'administration de Mgr de Saint-Vallier a été en butte à bien des critiques, mais ses adversaires les plus décidés, catholiques ou protestants, auront de la peine à admettre qu'il fût un homme de négoce et qu'il y poussât son clergé. Ils hésiteront également avant de formuler une accusation contre les missionnaires pour avoir favorisé la colonisation des Mines et de Beaubassin.

Jemsek, petit fort où vivaient presque à la manière sauvage les Damours des Chauffours, seigneurs du lieu ; puis, s'enfonçant encore davantage dans l'intérieur du pays, il alla se fortifier à Naxouat, en face de la ville actuelle de Frédéricton. La contrebande s'y faisait sur une aussi grande échelle qu'à Port-Royal, et Villebon était un des premiers à en donner l'exemple<sup>1</sup>. Elle s'était étendue sur tout le pays et occasionnait des désordres de plus d'un genre.

On a une idée des ruines qu'avait laissées après eux les Anglais, surtout à Port-Royal, par une lettre écrite aussi tard que dix ans après le passage de Phipps. Cette lettre est de la Sœur Chauzon, de la congrégation des Filles de la Croix, venue de la Rochelle en 1701, pour fonder une école à Port-Royal. Elle y trouva les habitants réduits à la dernière misère.

“ Notre église, dit-elle, est dans une pauvreté

1 — “ J'ai reçu quantité de plaintes contre le sieur de Villebon, commandant à l'Acadie, et particulièrement des seigneurs et habitants de la rivière Saint-Jean, où il s'est établi dans un fort qu'il y a fait faire. Toutes ces plaintes consistent en menaces et mauvais traitements qu'il a faits à ces habitants qui ont été contraints de se retirer vers Québec avec leurs familles. Ils lui imputent de s'être attiré toute la traite dans son fort et d'avoir envoyé deux de ses frères qui sont avec lui dans le bois pour y traiter. . . Presque tous les Français s'en sont plaints par des requêtes qu'ils m'ont présentées ”. — *Champigny au ministre*, 10 novembre 1692.

affreuse. Elle n'est couverte que de paille, les murs ne sont faits que de colombage, les vitres ne sont que de papier ; il n'y a point de cloche, et on appelle le peuple à la sainte messe au son du tambour. A l'autel, on est obligé de se servir de chandelles ; il n'y a ni gradins, ni chandeliers, ni crucifix, ni tableau x, ni encensoir. Il n'y a même pas une armoire pour serrer deux ou trois chasubles de méchant camelot, et deux aubes presque usées. Mais ce qui est plus déplorable, le saint sacrement n'est conservé que dans une boîte de bois formée de quatre planches... Les Anglais ont enlevé un tabernacle qui était propre, les vases sacrés et tout le reste”.

On reste navré quand on songe que cette mesure qui servait au culte avait remplacé la jolie église, si propre, si décente, si bien pourvue d'ornements qu'avait trouvée quinze<sup>a</sup> ans auparavant M<sup>r</sup> de Saint-Vallier. On peut juger par là de ce que devaient être les presbytères des curés qu'une poignée de spéculateurs sans vergogne accusaient de faire un commerce illicite. Le crime des missionnaires était de ne pas les favoriser, de mettre en garde leurs paroissiens contre leurs agissements. De là toutes les colères, toutes les persécutions, toutes les calomnies que l'on sait, qui les irritait surtout, c'est que les missionnaires dénonçaient à la cour leurs malversations et le mal qu'ils faisaient au pays, en

provoquant de continuelles descentes sur les côtes de l'Acadie.

Peu de temps après le départ de Villebon, deux vaisseaux flibustiers pillèrent de nouveau Port-Royal. Ils s'emparèrent de Perrot, le jetèrent à fond de cale et commirent toute espèce de violences sur sa personne. Ce n'était que la peine du talion <sup>1</sup>.

Après l'enlèvement de MM. Petit et Trouvé, M. Baudoin s'était vu seul avec M. Geoffroy pour remplir les occupations auxquelles quatre pouvaient à peine suffire auparavant. Ce n'est qu'en 1692 qu'on voit apparaître l'abbé de Saint-Cosme aux Mines et l'abbé Petit de nouveau à Port-Royal. Ce fut probablement ce retour qui permit à M. Geoffroy de quitter l'Acadie.

Les Acadiens avaient été quelque temps sans savoir à quels maîtres ils appartenaient. Phipps

---

1 — « M. Perrot était absent du Port-Royal quand il fut pris ; il y arriva presque en même temps que son navire qui venait de France avec M. de Villebon qui commandait une compagnie à l'Acadie. Il fit avancer son vaisseau du côté de la rivière Saint-Jean pour le pouvoir faire décharger sans crainte. Mais quelques forbans anglais en ayant eu connaissance vinrent l'y attaquer et il fut contraint de se sauver à terre avec le sieur de Villebon... M. Perrot s'étant caché quelque temps dans les bois et se reposant un jour, fut découvert et pris. Il lui ont fait souffrir mille indignités ». — *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable en Canada depuis le départ des vaisseaux au mois de novembre 1689 jusqu'au mois de novembre 1690.*



avait cru maintenir sa conquête en établissant à Port-Royal un conseil, composé d'un président et de six membres choisis parmi les habitants, pour gouverner jusqu'à nouvel ordre la contrée au nom de l'Angleterre ; mais on a vu qu'à l'arrivée de Villebon, au mois suivant, le drapeau britannique arboré sur les remparts de la place avait été abattu et remplacé par celui de la France. Villebon, comme on vient de le voir, n'avait pu se maintenir à Port-Royal et s'était retiré de l'autre côté de la baie Française. Il est vrai qu'après une année de séjour à Naxouat, il était venu s'établir temporairement à Port-Royal avec le titre de gouverneur de l'Acadie et avait déclaré aux habitants qu'ils n'étaient plus tenus au serment qu'ils avaient prêté à l'Angleterre ; mais qui pouvait dire s'ils ne seraient pas bientôt chassés du pays ? On se demandait auquel des deux gouvernements, français ou anglais, appartenait en ce moment l'Acadie. Auquel fallait-il obéir ? L'un et l'autre abandonnaient le pays à son sort. Telle était leur faiblesse que l'on pouvait plusieurs fois chaque année changer de domination, selon la couleur des pavillons qui pouvaient paraître dans la rade.

Il n'est pas de position plus pénible en pareil cas pour un homme qui a charge d'âmes que d'être sans communications avec les autorités civiles et religieuses dont il dépend, de ne pouvoir les consulter

dans ses embarras, d'être obligé de prendre des décisions et d'agir par lui-même au milieu de difficultés qui surgissent presque à chaque pas. Telle était la situation de l'Acadie ; telle était en particulier celle des missionnaires quand, au cours de l'année 1692, arriva de Port-Royal à Beaubassin un capitaine réformé des milices canadiennes du nom de Périgny, qui se donnait comme lieutenant de M. de Villebon, dont il était le cousin germain <sup>1</sup>. C'était un esprit étroit, fantasque, prétentieux, cherchant à imposer ses caprices comme des lois, à commander jusque dans l'église et dans les matières de discipline ecclésiastique. Il se disait délégué directement du ministre des colonies. Ses pouvoirs étaient-ils en règle ? En avait-il même venant de France ? Le curé de Beaubassin semble en avoir douté <sup>2</sup>. Pendant

1 — *Champigny au ministre*, 10 novembre 1692.

2 — Le passage suivant d'une lettre de M. de Champigny au ministre (10 novembre 1692), jette du jour sur les agissements du sieur de Périgny en Acadie :

« Ils (les habitants de la rivière Saint-Jean) imputent... au nommé Désilets, l'un des frères du sieur de Villebon, et au sieur Périgny..., officier des troupes, servant au dit lieu, d'avoir commercé avec le nommé Aldin, anglais, et de lui avoir donné la pelleterie provenue de leur traite, pour leur faire venir des marchandises de Boston. Ces mêmes habitants et autres Français qui étaient sur les lieux, mêmes les sauvages qui en sont venus, m'ont rapporté ce que je viens de vous marquer, avec toutes les circonstances.

un séjour que Périgny fit aux Mines et à Beaubassin, il voulut imposer des règlements qui ne regardaient que l'évêque ou le curé. L'abbé Baudoin se permit de lui demander en vertu de quel droit il agissait. M. de Périgny lui répondit qu'il devait savoir que c'était en vertu des ordres du ministre. Le missionnaire lui répondit qu'il ne connaissait dans ces matières d'autre juridiction que celle de son évêque. Il ajouta sur un ton de brusquerie qui rappelait le mousquetaire d'autrefois, qu'on n'avait point de preuves de sa délégation et " que les habitants seraient bien fous de lui obéir ". Ce n'était pas un langage fort diplomatique. Il en eut bientôt connaissance, l'excellent abbé-mousquetaire, car aussitôt le délégué monta toute une litanie de méfaits contre les missionnaires qu'il remit à Villebon. Celui-ci, dont on connaît la conduite répréhensible qui lui avait valu les réprimandes de l'abbé Baudoin, adressa contre lui au ministre un mémoire qui fut transmis à l'évêque de Québec <sup>1</sup>.

Il prétendait que l'abbé Baudoin avait passé six mois dans les bois à visiter une douzaine de sauvages sans revenir à Beaubassin quoiqu'il n'en fût qu'à quatre lieues. Cela avait pu avoir lieu durant les

1 — *Mémoire concernant la conduite de Messieurs les missionnaires de l'Acadie* — 1693.

dernières incursions des Anglais, où le missionnaire avait pu suivre un certain nombre de familles réfugiées loin du rivage pour éviter les poursuites. Il était d'ailleurs très ordinaire aux missionnaires, seuls au milieu de ces vastes régions sans prêtres, de s'absenter pour donner des missions dans les bois et les postes de pêche.

Villebon allait jusqu'à reprocher au curé de n'avoir pas d'heure fixe pour la messe. Cela ne regardait que le curé et non l'officier du roi. Pour un curé seul, quand les gens qui souvent viennent de bien loin, veulent se confesser et communier, il faut bien les prendre lorsqu'ils se présentent, et le curé dit la messe quand il est libre. S'il est forcé de retarder l'office, c'est lui qui en a le plus à souffrir, étant à jeun pour célébrer. Cela n'accommodait pas le commandant obligé d'attendre. De là ses impatiences et ses ordonnances de sacristain.

Il reprochait encore au curé de ne pas faire au prône les annonces qu'il lui demandait, de ne pas faire assez de sermons et trop de catéchismes, de ne pas chanter le *Domine salvum fac regem* en l'honneur du roi de France. Le curé lui répondait avec raison sur ce dernier objet qu'une partie des habitants avaient prêté serment aux Anglais, qu'il ne savait pas s'ils en étaient déliés, que par conséquent la prudence exigeait de s'abstenir. La suite fit bien voir

que l'abbé Baudoin avait raison. Peu de temps après (1696), lors de l'invasion du colonel Church à Beaubassin, les habitants lui députèrent un des leurs, Germain Bourgeois, pour lui faire leur soumission, afin qu'il ne livrât pas la paroisse au pillage et à l'incendie. Bourgeois lui montra un écrit attestant qu'ils avaient promis à l'amiral Phipps de rester fidèles au roi d'Angleterre, et avaient été reçus sous sa protection <sup>1</sup>.

Toutes ces tracasseries, poussées dans les plus petits détails, font toucher du doigt les ennuis qu'avaient à souffrir les missionnaires de la part de certains fonctionnaires qui profitaient de l'éloignement du pouvoir central pour se livrer à toutes sortes d'arbitraires.

Ces plaintes ne faisaient pas grande impression à la cour de Versailles, où l'on savait ce que valaient les missionnaires et où l'on n'ignorait pas la vie de la plupart de ces aventuriers, braves d'ailleurs et expérimentés, dont on était obligé de se servir pour commander les Indiens et faire la course contre les Anglais. Cependant le ministre en écrivit à M. de Saint-Vallier avec beaucoup de ménagement et de prudence.

“ On se plaint des missionnaires de l'Acadie, lui

---

1 — Charlevoix, tome II, p. 181.

disait-il, mais comme il en revient des plaintes du sieur de Villebon, je ne vous dis ceci que par forme d'avis, afin que vous fassiez examen sans bruit sur la conduite des missionnaires" (22 mai 1694).

Cette réserve de la cour vis-à-vis des missionnaires, montre qu'on y était bien moins convaincu de leur culpabilité que de celle des officiers de l'Acadie, lesquels ne pardonnaient pas au clergé de s'efforcer à remédier aux abus de pouvoir et de faire observer les ordres de l'évêque et du roi.

Les missionnaires rendaient un service signalé, aux époques où les Anglais occupaient le pays, en veillant à ce que leurs paroissiens ne se compromissent pas avec les agents français. Eux-mêmes, ils évitaient de les rencontrer dans le même but. Parfois ils se retiraient pour cela dans les bois avec les sauvages, comme le fit M. Baudoin de même que bien d'autres missionnaires.

L'évêque de Québec ne s'inquiéta pas des plaintes portées devant lui : il connaissait l'état des choses, il savait d'où venaient les crialleries. Il connaissait ses prêtres, ils avaient sa confiance, et il les laissa tranquilles.

La situation flottante et indécise où se trouvait l'Acadie, dura jusqu'à la paix de Riswick conclue en 1697. Cette situation, fort triste pour la population acadienne, l'était encore plus pour l'Eglise,

ainsi qu'on a pu en juger. Le pays était réduit aux dernières extrémités. La cour de France en était instruite par les mémoires réitérés du gouverneur et de l'intendant du Canada et par les lettres pressantes du clergé de l'Acadie : elle finit par s'en préoccuper et songer à expédier quelques secours. M. Tronson le faisait savoir à M. Baudoin pour remonter son courage :

“ On a équipé, lui écrit-il le 24 février 1693, un vaisseau qui doit partir cette semaine pour y porter des rafraîchissements ”.

Puis dans une lettre, parlant de M. Baudoin, il disait de lui en vantant sa constance :

“ Une personne qui le vit l'année dernière, nous en dit des nouvelles ; il ne perd pas courage et la misère ne le rend pas plus mélancolique ”.

Il se mouvait en effet fort allègrement au milieu de toutes les difficultés. La persécution cependant lui était plus pénible que la faim et toutes les autres privations. Il trouva peu d'appui parmi les officiers subalternes qui, la plupart, subissaient l'influence des mécontents, ou les craignaient. C'étaient pourtant les prêtres qui, de tous les hommes publics, rendaient les plus grands services à la France. Sans parler du bien qu'ils faisaient dans les paroisses acadiennes, c'étaient eux plus que tous autres qui maintenaient les

tribus sauvages, micmacques, malécites, abénakises, fidèles à la France.

M. Tronson qui s'apitoyait de plus en plus sur le sort de l'abbé Baudoin, mandait à M. Trouvé :

“ Je vous écris qu'il a été fort peiné et je ne m'en étonne pas. Ce que je trouve de plus fâcheux, c'est que ceux qui sont en charge en Acadie ne sont pas contents de lui ”. Mais ces fonctionnaires n'étaient pas seulement mécontents de l'abbé Baudoin, ils l'étaient de M. Trouvé, ils l'étaient du grand vicaire Petit, ils l'étaient de tous ceux qui dénonçaient leurs infidélités.

Un tel état de choses donnait à réfléchir au supérieur de Saint-Sulpice. Il ne trouvait aucune ouverture pour fonder un séminaire qu'il avait toujours en vue. Il en fait lui-même l'aveu.

“ Le pays est dans un état tel que nous ne voyons nullement apparence de nous charger de ces missions comme M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier le souhaiterait ”.

L'évêque de Québec, dont le zèle ne comptait pas avec les obstacles, poussait en effet plus vivement que jamais à la fondation d'un séminaire en Acadie que M. Tronson jugeait impossible dans les circonstances et que son successeur, M. Leschassier, tenta vainement après lui. Il était réservé à une congrégation, sœur de Saint-Sulpice, celle du P. Eudes, si intimement uni à M. Olier, de fonder deux siècles



plus tard un séminaire dans la Nouvelle-Ecosse ; et, par une coïncidence digne de remarque, ce fut un Sulpicien dont la Providence se servit pour en préparer les voies <sup>1</sup>.

### III

J'ai dû anticiper sur les événements pour dire ce qui se passait dans l'intérieur de l'Acadie, et les peines de tous genres qu'eut à souffrir l'abbé Baudoin durant la triste période où il y vécut. Il nous faut maintenant en sortir pour le suivre dans deux expéditions auxquelles il prit part, et où il joua un rôle assez important pour que son nom en soit devenu inséparable : la première est l'expédition de Saint-Castin contre le fort Wells sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre (1692) ; la seconde est celle de D'Iberville dans l'île de Terre-Neuve en 1696. L'influence qu'ont exercée par leur présence nos missionnaires dans les partis de guerre de ce genre, a soulevé contre eux des attaques si violentes de la

---

1 — M. l'abbé Rouxel, professeur de philosophie au collège de Montréal, qui, étant à Paris, décida son ami, le P. Le Doré, supérieur général des Eudistes, à faire des démarches pour établir ses religieux dans la Nouvelle-Ecosse. De là est résultée la fondation du collège Sainte-Marie et du séminaire d'Halifax.

part des historiens protestants qu'il importe de les réfuter, en montrant clairement la conduite que les missionnaires y ont tenue, le bien qu'ils ont fait, le mal qu'ils ont pu empêcher. L'abbé Baudoin qui a donné une relation si complète, la meilleure qui existe, de l'expédition de Terrencu ve, n'a malheureusement rien écrit qui nous soit parvenu sur celle de Saint-Castin ; mais son confrère dans les missions de l'Acadie, le grand vicaire Thury, a laissé une relation très détaillée de l'expédition contre le fort Pemkuit, dont il fit partie trois ans auparavant (1689). Il est nécessaire de la citer pour montrer jusqu'à l'évidence que la présence et la coopération des prêtres dans ces occasions, loin de devoir leur être imputées à crime, sont au contraire des actes de dévouement, inspirés par un sentiment d'humanité qui mérite des éloges.

Pour bien se rendre compte de la conduite de l'abbé Thury et la juger impartialement, il faut se rappeler les circonstances dans lesquelles eut lieu l'expédition contre le fort de Pemkuit. La désastreuse administration des deux successeurs de Frontenac, La Barre et Denonville, avait mis la Nouvelle-France au bord de sa ruine. L'année 1689 est la date la plus funèbre de nos annales. Les Iroquois soutenus par les colonies anglaises qui les fournissaient d'armes, de munitions, d'eau-de-vie en abondance,

qui même envoyaient des partis de blancs avec eux, inondaient les bords du Saint-Laurent de leurs bandes, plus furieuses et plus altérées de sang que des tigres. Aucun établissement n'était en sûreté : on tremblait jusque dans les villes de Montréal et de Québec. Il ne se passait pas de semaine sans que l'on vît, sur un point ou sur un autre, des nuages de fumée indiquant des maisons en flammes où brûlaient des cadavres mutilés. On connaît l'horrible tragédie du 5 août. Durant la nuit, quatorze cents Iroquois favorisés par une tempête de pluie et de grêle, débarquent sans être aperçus, dans l'île de Montréal. Ils se distribuent par pelotons aux portes des maisons, dont les familles sont ensevelies dans le sommeil, et attendent dans un profond silence un signal convenu. Tout à coup l'épouvantable cri de guerre retentit, les maisons sont enfoncées, la plupart des hommes sont égorgés. Puis, on s'empare des femmes et des enfants, et on épuise sur eux tous les raffinements de cruauté que peut inventer le génie sauvage. Les monstres poussent la barbarie jusqu'à forcer les mères à rôtir vifs leurs enfants. Plus de deux cents personnes périssent dans les flammes, et au moins cent vingt sont traînées en captivité pour être distribuées dans les villages, y subir les plus horribles supplices et être dévorées ensuite par ces cannibales.

Un vent de terreur souffla sur la colonie ; le désespoir et l'abattement étaient dans tous les cœurs, et le pays entier aurait peut-être été noyé dans le sang, si un homme de génie ne fût venu à son secours. Nommé gouverneur pour la seconde fois, Frontenac était arrivé de France au lendemain du massacre de Lachine. Il comprit qu'il fallait frapper un coup d'éclat pour rétablir le prestige des armes françaises aux yeux des Iroquois, et contenir leurs alliés anglais.

Il fit partir au cœur de l'hiver trois expéditions qui allèrent tomber à l'improviste sur trois points différents des colonies britanniques, Shenectady, Salmon-Falls et Casco. Ces trois coups hardis qui eurent un plein succès, tinrent les ennemis en respect et permirent à la colonie de respirer.

Ce fut peu de jours après le massacre de Lachine qu'eut lieu l'expédition de Pemkuit, petit fort solidement construit, armé d'une vingtaine de canons, situé au bord de la mer à peu de distance de l'embouchure du Kénébec.

Les Abénakis avaient voué une haine mortelle aux Anglais, depuis le jour où ceux-ci s'étaient rendus coupables à leur égard d'une lâche et infernale trahison ourdie en pleine paix. En 1676, près de quatre cents de ces sauvages attirés à Coheco, sous prétexte d'un jeu donné en leur honneur, furent cernés au moment même où ils y prenaient part par

un corps de troupes qui en conduisit deux cents à Boston, où ils furent vendus comme esclaves, pendant que sept ou huit des chefs étaient pendus <sup>1</sup>. Depuis lors les Anglo-Américains n'avaient cessé d'exaspérer davantage les Abénakis en les poussant devant eux et en s'emparant, malgré leurs protestations, de leurs terres pour y établir leurs colonies toujours croissantes. Le jour de la vengeance était venu. Cent Canibas ou Abénakis <sup>2</sup> des vallées du Kénébec et du Pénobscot, tous chrétiens, appartenant partie à la mission de l'abbé Thury, située près de Pentagoët, partie à la mission de Sillery, résolurent d'aller surprendre le fort Pemkuit et de s'en emparer <sup>3</sup>.

“ Nos guerriers, dit l'abbé Thury, se confessèrent presque tous avant que de partir, comme s'ils eussent dû mourir dans cette expédition ; aussi étaient-ils résolus, comme ils me le témoignèrent plusieurs fois, de se battre en pleine campagne si l'occasion s'en présentait.

“ Les femmes et les enfants se confessèrent aussi

1 — Belknap, *History of New Hampshire*, vol. I, p. 143.

2 — On donnait plus particulièrement le nom de Canibas aux Abénakis de Pentagoët.—*Mémoire de Menneval*, 1688.

3 — Le P. de Charlevoix raconte cette expédition d'après le récit qu'en a fait l'abbé Thury qu'il qualifie de “ bon ouvrier et homme de tête ”. — *Histoire de la Nouvelle-France*, tome I, p. 557.

---

à leur exemple, ensuite de quoi, les femmes récitèrent le chapelet perpétuel dans la chapelle, se relevant les unes les autres depuis la petite pointe du jour jusques à la nuit fermée, pour demander à Dieu, par l'entremise de la sainte Vierge, qu'il leur fût favorable et qu'il les protégéât dans cette guerre<sup>1</sup>”.

Après avoir fait promettre à ces sauvagesses et à leurs enfants de continuer ainsi leurs prières jusqu'à son retour, l'abbé Thury partit avec la troupe des guerriers. La flottille de canots d'écorce descendit silencieusement la rivière Kénébec, déroband sa marche en se glissant dans l'ombre des rivages bordés d'épaisses forêts, alors couvertes du riche feuillage du mois d'août. Arrivés au bord de la mer, à une lieue et demie de Pemkuit, les chefs détachèrent trois canots à la découverte. Ils revinrent au bout de quelques heures, assurant que rien n'avait transpiré de leur approche, ni dans le fort ni dans le village. Les canots, tirés à terre, furent alors cachés dans les buissons touffus du voisinage, et la troupe s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt. Après une courte marche elle arriva au bord de la clairière qui environnait les établissements, et y fit halte pour attendre l'occasion de saisir quelque prisonnier qui pût fournir des renseignements. L'attente ne fut pas

longue : trois Anglais venant travailler aux récoltes, passèrent à une portée de fusil. Quelques guerriers se lancèrent sur eux, les prièrent et les emmenèrent. Interrogés par les chefs, ils déclarèrent qu'il y avait dans le fort et dans le village environ deux cents personnes ; puis, se ravisant, ils réduisirent ce nombre à une centaine.

“Après quoi, raconte l'abbé Thury, s'étant approchés le plus près qu'ils purent du village, ils firent la prière en commun, laquelle étant achevée, ils se levèrent tous en chemises et retroussés en leur manière, se ruèrent sur les maisons, brisant les portes, prenant et tuant tous ceux qu'ils y trouvèrent”.

Bien que le fort tirât sur eux à toutes volées, “ils prièrent ainsi, en moins de rien, dix ou douze maisons de pierre fort bien bâties qui formaient une manière de rue dans la place de Pemkuit”. Quelques habitants du village eurent le temps de chercher un refuge sous les bastions du fort et se retranchèrent dans la cave d'une maison, “où se retiraient ordinairement les officiers et où même (le gouverneur) M. Andros venait prendre des repas cet hiver que j'allai à Pemkuit. Le fort quoique de pieux seulement, était assez régulier et bien muni d'hommes et d'armes”.

Les Abénakis, abrités au bord de la mer derrière

un gros rocher, entretenrent un feu très vif avec les assiégés, depuis midi que l'attaque avait commencé jusq'au soir. Durant la nuit des sentinelles furent placées à toutes les issues.

Le lendemain, le lieutenant Weems qui commandait dans la place demanda à capituler, à condition d'avoir la vie sauve avec tout son monde. Les sauvages le jurèrent: "Ne craignez point, lui dirent-ils, nous sommes de la prière, nous tiendrons parole".

Ils l'observèrent en effet ponctuellement.

"J'avais exhorté les sauvages avant de partir, ajoute l'abbé Thury, et particulièrement les chefs que je con naissais les meilleurs chrétiens, de faire en sorte qu'il ne se fît aucun désordre, de ne point exercer de cruautés à l'égard des Anglais et de ne point s'enivrer, ce qu'ils observèrent fort exactement.

"Ils ne levèrent pas même une seule chevelure... ne firent aucune insulte aux femmes et aux filles anglaises, et je puis rendre témoignage en leur faveur pour en être témoin oculaire, et que ces mêmes femmes anglaises sont autant en repos, et je crois que je puis ajouter en sûreté pour leur honneur, que si elles étaient paisiblement dans leurs propres maisons.

"Mais ce que j'estime encore beaucoup, c'est qu'ils défonçèrent une barrique d'eau-de-vie qu'ils trouvèrent dans le fort, sans s'enivrer.



“ Le fort fut pris le matin du jour de l'Assomption de Notre-Dame ; comme ils avaient commencé par la prière, ils remercièrent Dieu après s'en être rendus maîtres <sup>1</sup> ”.

Quel est l'homme de bonne foi qui, après avoir lu ce récit dont les écrivains protestants eux-mêmes admettent la véracité, ne conviendra pas que la présence du prêtre dans de semblables partis de guerre était, non pas répréhensible, mais au contraire désirable, puisqu'elle empêchait une foule de désordres et de cruautés. Là comme dans leurs autres fonctions, dans la chapelle de la mission comme sous la cabane d'écorce de l'Indien, dans la guerre comme dans la paix, ils étaient les apôtres de l'humanité et de la civilisation. C'est cependant ce même M. Thury que l'historien Parkman appelle l'apôtre du carnage (*apostle of carnage* <sup>2</sup>), en dénaturant son caractère pour le représenter sous les plus odieuses couleurs.

1 — Cf. *Denonville et Champigny au ministre*, 1689.

2 — The most prominent among the apostles of carnage, at this time, are the Jesuit Bigot on the Kennebec, and the seminary priest Thury on the Penobscot. — (*Frontenac and New France under Louis XIV*, p. 375.

Je cite ici le texte même de M. Parkman pour montrer que le P. Vincent Bigot, de la compagnie de Jésus, est placé à côté de l'abbé Thury comme l'un des *apôtres du carnage*. M. Parkman, qui a rendu d'éclatants témoignages en faveur des Jésuites, a aussi porté contre plusieurs d'entre eux des accusations très graves, accusations qui ont d'autant plus de poids que les éloges qu'il fait ailleurs des Jésuites semblent

Sans doute que la guerre à la façon sauvage, telle qu'elle se pratiquait en Amérique, avec ses invasions soudaines, ses prises d'assaut de quelques forts, de villages écartés où tout le monde sans distinction, hommes, femmes et enfants subissaient souvent le même sort, était d'une atrocité révoltante ; mais la faute en était également aux deux partis, et les plus responsables des horreurs étaient certainement ceux qui faisaient le moins pour adoucir les mœurs des sauvages. C'est un fait universellement reconnu que les Anglais en venant se créer une patrie en Amérique n'ont songé presque tous qu'à eux-mêmes,

démontrer son impartialité. Pour n'en citer que deux, les PP. de Carheil et Rasle ne sont pas mieux traités que le P. Bigot dans *A Half Century of Conflict*.

Il est étonnant que le P. de Rochemonteix, dans ses trois volumes : *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle*, n'ait pas réfuté les accusations de M. Parkman. Il ne semble avoir vu que les éloges que cet écrivain a faits des Jésuites, et se contente de les citer. M. Parkman était cependant le plus redoutable adversaire qu'il eût à combattre. Ses savants ouvrages font autorité, et on peut juger de leur popularité dans tout l'Amérique-Nord et en Angleterre par le fait qu'il s'en prépare en ce moment une édition illustrée, qui coûtera jusqu'à \$120, c'est-à-dire six cents francs l'exemplaire. Pour un lecteur qu'ont les historiens Garneau, Ferland et autres, M. Parkman en a cent. Le P. de Rochemonteix ignore cela ou ne veut pas le savoir ; il a la même étroitesse d'idées que certains écrivains français qui croient qu'en dehors de la France, le monde n'existe pas. C'est du moins ce que leurs livres laissent supposer. Au lieu de rétablir la vérité histo-

se sont renfermés dans leur égoïsme, n'ont travaillé que pour leurs avantages personnels sans avoir souci des aborigènes, les traitant plutôt comme des bêtes féroces qu'il fallait exterminer que comme des créatures humaines qu'ils avaient le devoir de relever de leur dégradation en se dévouant à elles pour les christianiser. C'était là l'unique raison qui pouvait légitimer l'envahissement de leurs terres, qu'on aurait pu considérer alors comme un échange pour de plus grands bienfaits.

A part le pasteur Elliott et quelques rares excep-

---

rique sur les points où elle est le plus contestée, et là où elle est discutée chaque jour, comme parmi les milliers de lecteurs de M. Parkman, le P. de Rochemonteix a perdu son temps à relever une multitude d'imperfections ou d'erreurs de détails dans des ouvrages français ou canadiens, dont la plupart sont à peine lus, et dont les lecteurs anglais ne connaissent pas même les titres, ni les noms d'auteurs.

Je ne veux rien dire des violences de langage qui déparent l'ouvrage du P. de Rochemonteix, d'ailleurs riche de renseignements nouveaux. On a dit, non sans raison, qu'il est écrit en style de pédagogue, et qui plus est, de pédagogue malingre qui a toujours la fêrule à la main, frappant à droite et à gauche pour les moindres vétilles.

Ainsi que je l'ai déjà remarqué, l'auteur a complètement oublié les saines traditions historiques, dont il avait de si beaux exemples sous les yeux dans ses prédécesseurs jésuites, les PP. de Charlevoix et Martin, et cela pour adopter le genre paniphlétaire, bien plus propre à susciter de nouveaux ennemis aux Jésuites qu'à leur attirer des sympathies.

tions, les ministres protestants ne franchirent point les frontières des établissements anglais et se bornèrent à prêcher leurs peuples. Comment, au reste, auraient-ils pu aller vivre dans les bois avec leurs femmes et leurs enfants, partager avec eux l'existence des sauvages, si répugnante, si pleine de hasards ? Le prêtre catholique au contraire se rencontrait partout. Il n'y avait pas une tribu, féroce fût-elle, depuis la baie d'Hudson jusqu'à l'Atlantique, depuis Terre-neuve jusqu'au x bouches de Mississipi, qui ne connût la Robe Noire. Ne pouvant nier un fait si éclatant, les écrivains protestants ont cherché à diminuer le mérite des missionnaires en leur reprochant d'avoir mêlé le patriotisme à la religion ; comme si le prêtre montant à l'autel devait renoncer à être citoyen comme s'il devait devenir un homme sans patrie. Il faut être bien à bout d'arguments, avouons-le, pour descendre à de pareilles arguties. Il faut aussi s'être bien faussé le jugement, pour regarder et signaler comme blâmables les sentiments qui attachent un homme à son pays, pour représenter comme de mauvaises actions les services qu'il lui rend.

Je n'ajouterai à ceci qu'une dernière remarque. A l'arrivée des Européens, les peuplades du Nord-Amérique étaient toutes à peu près d'une égale férocité ; mais celles qui dans la suite furent c

relations fréquentes avec les Français, celles surtout qui acceptèrent la prédication évangélique, perdirent sensiblement de leur barbarie primitive. Tout en gardant les instincts de leur race dont elles semblent incapables de se départir, elles devinrent accessibles à certains sentiments d'humanité et ne pratiquèrent pas autant d'horreurs durant la guerre. On vient d'en voir un exemple frappant dans l'épisode de Pemkuit. Les Iroquois, au contraire, voisins immédiats des colonies anglaises et ennemis acharnés des Français, gardèrent leur barbarie première. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler le massacre de Lachine qui contraste si étrangement avec l'assaut de Pemkuit, arrivé précisément à la même date. Il n'y a guère à douter que, si les colons anglais et leurs ministres avaient fait le même travail de civilisation que les Français, ils auraient obtenu chez les Iroquois le même changement que celui qu'on a vu chez les Abénakis.

#### IV

La funeste impression qu'avait produite sur l'esprit des Abénakis la prise de Port-Royal les avait fait vaciller entre les deux puissances rivales. Leurs intérêts matériels les attiraient d'ailleurs du côté de

Boston, avec qui ils avaient les communications les plus faciles, et où ils trouvaient avec plus d'abondance les approvisionnements dont ils avaient besoin, en échange de leurs fourrures qu'ils y vendaient au plus haut prix. Ces motifs, joints à la crainte des vengeances de leurs redoutables voisins, engagèrent quelques chefs abénakis à leur faire des propositions de paix. Dans un conseil tenu avec les délégués de Boston, ils promirent d'enterrer pour toujours la hache de guerre.

La nouvelle de ces négociations en voyée de Québec à Versailles remplit d'alarme les ministres ; car les Abénakis étaient le plus solide boulevard du Canada contre la Nouvelle - Angleterre. La cour se hâta d'expédier à M. de Villebon des approvisionnements et des présents pour les sauvages. Les missionnaires, particulièrement M. Thury, le plus influent de tous, furent chargés de faire rompre la négociation entamée avec les " Bostonnais ". " Je n'ai rien à vous recommander plus fortement, écrivait le ministre à Villebon (avril 1692), que de mettre en usage tout ce que vous pouvez avoir de capacité et de prudence, afin que les Canibas ne s'emploient qu'à la guerre, et que par l'économie de ce que vous avez à leur fournir, ils y puissent trouver leur subsistance et plus d'avantage qu'à la chasse ".

M. de Villebon n'avait pas attendu les recommandations de la cour pour agir. Dès le mois de janvier 1692, un fort parti de guerre avait été mis sur pied : cent cinquante Abénakis, recrutés dans les missions de P. Bigot et de l'abbé Thury, s'étaient mis en marche pour aller attaquer le village d'York situé au bord de la mer, sur la frontière nord de la Nouvelle-Angleterre. Une partie de ces sauvages venaient de Sillery, et il leur avait fallu près d'un mois pour franchir les vastes et mornes solitudes de cette région, alors couverte de neige, en suivant les cours d'eau glacés de la Chaudière et du Kénébec jusqu'au lieu du rendez-vous, au bas de ce dernier fleuve. Ils y avaient été rejoints par les Abénakis du Pénobscot, principalement ceux de Panaouské, résidence de l'abbé Thury qui les accompagnait, monté comme eux sur des raquettes. Dans les premiers jours de février, ils vinrent "cabaner" au pied d'une hauteur, le mont Agamenticus, du haut duquel "ils découvraient le pays ennemi fort commodément". Le village d'York était situé, partie au bord de l'Océan peu éloigné de la montagne, partie au bord de la rivière qui porte le même nom. Il pouvait contenir environ trois cents âmes logées dans une quarantaine de maisons dont trois étaient fortifiées.

L'expédition avait eu beaucoup à souffrir durant

la marche, n'ayant de nourriture que ce que le hasard de la chasse pouvait fournir. Les derniers vivres étaient épuisés : le parti mourait de faim, de fatigue et de froid ; car on n'osait faire de feu de crainte de n'être découvert. La neige avait commencé à tomber avec abondance. Les chefs tinrent conseil pour décider s'il fallait donner l'assaut sans délai, ou attendre le beau temps. Les avis furent partagés ; mais la faim qui les pressait tous fit conclure à une attaque immédiate. " C'était sur le midi, le lendemain de la fête de la Purification " (3 février).

A un quart de lieue du village, les éclaireurs entendirent quelques coups de hache devant eux. Au bord du bois, un jeune chasseur anglais était occupé à faire des " trappes ". Ils tombèrent sur lui à l'improviste et s'en emparèrent. Un peu plus loin, deux autres prisonniers furent faits. Après en avoir tiré tout ce qu'on put d'informations, deux eurent la tête cassée et le troisième fut garrotté.

Les cent cinquante guerriers se partagèrent ensuite en deux bandes, émergèrent de la forêt et, favorisés par le brouillard de neige qui tombait, arrivèrent jusqu'aux portes des maisons sans être aperçus. Un coup de fusil retentit : c'était le signal convenu. Au même instant, l'épouvantable cri de guerre fit trembler tous les échos du village à la fois. Les



malheureux habitants étaient sans défiance. Paralyés par la terreur, ils ne firent presque aucune résistance. Les sauvages se précipitèrent dans l'intérieur des maisons, le tomahawk à la main. Les blockhaus furent emportés comme les habitations sans défense. En quelques instants, le village entier fut en flammes. Un seul Abénakis avait été tué durant l'assaut. Plus de cent Anglais furent immolés au dire d'un chef abénakis " qui avait été lui-même ensuite les compter". Quatre - vingts prisonniers furent emmenés. " L'on ne saurait estimer le carnage qui fut fait de chevaux, de bœufs, de moutons, de cochons tués ou brûlés ". Le ministre du lieu fut du nombre des morts. " Comme il se sauvait à cheval, on le jeta par terre d'un coup de fusil ". Le mort abénakis fut transporté dans la cave d'une des maisons, après quoi on y mit le feu. La troupe se divisa ensuite par petites bandes, et incendia ce qui restait d'habitations, sur une étendue d'environ une lieue et demie de côte.

Les débris des familles anglaises qui avaient échappé au carnage allèrent chercher protection dans les endroits fortifiés du voisinage.

" Nos gens, dit la Relation, donnèrent la vie à une douzaine de petits enfants et à trois vieilles anglaises qu'ils renvoyèrent au fort prochain. Une de ces vieilles portait une lettre d'un Anglais consi-

dérable qui se trouva parmi les esclaves, et à qui nos Abénakis la firent écrire. Ils sommaient l'Anglais de leur rendre son fort ou de sortir pour se venir battre contre eux, que s'il aimait mieux les poursuivre, qu'ils l'allaient attendre deux jours tout proche de là, pour lui en donner le temps. Mais que s'il venait (avant que de se battre) ils casseraient la tête à ce qu'ils emmenaient d'esclaves anglais, qu'ils lui renvoyaient quelques petits enfants et quelques vieilles dont ils avaient eu compassion, que lui Anglais n'en avait pas agi de même, mais qu'ils jugeaient de là, qu'ils avaient pour lui le dernier mépris. . . L'on avait donné la vie et la liberté à la femme du ministre, aussi bien qu'aux vieilles, mais étant retournée deux fois pour demander son fils qui était parmi les esclaves, on lui dit que puisqu'elle le voulait, elle en augmenterait le nombre. Elle ne fut pas plus tôt arrivée au village abénakis qu'elle mourut de chagrin <sup>1</sup>”.

M. Parkman dit en parlant de la délivrance des femmes et des enfants : “ These (the Abenakis), with a forbearance which does them credit, they

1 — *Ce qu'ont fait les Abénakis de l'Acadie et ceux qui sont à Sillery, proche de Québec, contre l'Anglais, vers la fin de 1691-1692. Cf. Hutchison, History of Massachusetts Bay, p. 405.*

permitted to return uninjured to the nearest fortified house<sup>1</sup>”. A qui étaient dus ces actes d’humanité si contraires au caractère des sauvages, si non aux conseils des missionnaires, particulièrement à ceux de l’abbé Thury dans cette circonstance ? Sans doute que cet adoucissement de mœurs était encore bien rudimentaire, mais il n’en était pas moins réel. Il suffit pour s’en convaincre de se rappeler les mœurs primitives des Peaux-Rouges, le sort qu’ils réservaient aux prisonniers attachés au poteau, l’infamante volupté qu’ils éprouvaient à épuiser sur eux tous les raffinements de la cruauté. A force de réprimandes, de patientes instructions, de prières et d’exemples, les Robes Noires étaient parvenues à faire pénétrer une étincelle de lumière, un rayon de charité dans la nuit de ces âmes dégradées. Sans la présence de l’abbé Thury, il est probable que ces mêmes Abénakis se seraient enivrés avec l’eau-de-vie trouvée à York, et qu’une fois rendus furieux par la boisson, ils auraient repris leurs instincts féroces et commis les horreurs d’autrefois. Qu’on songe à ce qui se passait à cette même date sur les frontières du Canada infestées par les Iroquois, alliés des Hollandais et des Anglais qui, pour tout moyen

1 — *Frontenac*, etc., p. 350.

de civilisation, ne leur fournissaient guère que de l'eau-de-vie et des armes <sup>1</sup>.

Après deux jours d'attente, durant lesquels les guerriers abénakis restèrent campés dans le voisinage d'York, ils virent venir une troupe de trois cents Anglais envoyés de Portsmouth à leur poursuite. Ils furent sur le point de fondre sur eux et de les décimer, en les harcelant dans les bois où ils avaient une si grande supériorité sur de pareils ennemis ; mais l'embarras de garder leurs nombreux prisonniers et leur butin, les fit décider à la retraite, ce qu'ils firent sans se presser, "les chefs de guerre selon leur coutume ne partant du lieu du cabanage que cinq ou six heures après que le gros en était parti". Ils distribuèrent leurs prisonniers dans les différents villages où ils étalèrent leurs riches dépouilles aux yeux éblouis des vieillards, des femmes et des enfants.

Cette expédition eut du retentissement dans tout le pays abénakis, et jusque chez les Micmacs

1 — Bien loin de favoriser la conversion des Iroquois au christianisme, le gouvernement anglais de New-York y mettait des obstacles. " In 1687, écrit le Dr Cunningham (*The Growth of English Industry and Commerce*, p. 319), the Governor of New York, in an official report to the Lords, pointed out that the Five Nations were a bulwark against the French, and that he suffered no Christians to converse with them without his license".

de la péninsule acadienne. M. de Villebon ne manqua pas de profiter de l'enthousiasme guerrier qui s'en suivit pour préparer une nouvelle et plus importante expédition. Il avait passé l'hiver dans le haut de la rivière Saint-Jean, où il avait occupé la garnison de Naxouat à compléter les fortifications qu'il y avait commencées. Au nombre de ces officiers étaient ses trois frères, les Robineau de Portneuf, de Neuville et Désilets, ainsi que le capitaine Boucher de La Broquerie et quelques autres gentilshommes canadiens, rompus comme eux à la vie des bois.

A la fin d'avril, arrivèrent à Naxouat la plupart des Abénakis de retour d'York, qui venaient demander la récompense de leur exploit. Ils furent reçus avec toutes sortes de démonstrations de joie, au bruit de la fusillade et des canons du fort. Un grand festin fut offert en plein air au milieu de la place, où avait été exposée une grande barrique de vin débouchée en leur honneur. Il y eut force discours, danses guerrières suivies d'abondantes distributions de présents de toute nature : habillements complets, fusils, haches, couteaux, poudre, balles, etc. M. de Portneuf couronna la fête par un discours en abénakis, où il complimenta de nouveau les guerriers et leur offrit un collier de porcelaine pour les inviter à un grand rendez-vous à Pentagoët. Des courriers furent dépêchés pour chanter la guerre

dans tous les villages. En quelques semaines l'ébranlement fut communiqué. Des essaims de guerriers convergèrent de tous côtés vers le fort de Pentagoët, où régnait en petit souverain le baron de Saint-Castin. Les Micmacs de Beaubassin furent des premiers à se mettre en route, accompagnés de l'abbé Baudoin qui obéissait en cela au même sentiment qui faisait agir l'abbé Thu ry et les autres missionnaires : celui de rendre service à son pays et à la cause de l'humanité, en empêchant bien des cruautés. A Naxou at, les Micmacs rencontrèrent les Malécites d'Ekoupag, de Médoctec et des autres parties de la rivière Saint-Jean, qui, comme eux, venaient recevoir leur part de présents et de munitions de guerre. Plus près des frontières anglaises, des flottilles de canots chargés d'Abénakis descendaient les rivières Kénébec et Pénobscot.

## V

Dans les derniers jours de mai, le fort de Pentagoët offrait un de ces spectacles étranges qu'on a peine à se figurer, aujourd'hui que la nature primitive a fait place à la civilisation. Le rivage de la mer était couvert de rangées de canots d'écorce de toute grandeurs renversés sur leurs pincés, et tout autour du fort, se dressaient une multitude de cabanes

coniques où grouillait une population de Peaux-Rouges, mêlée de femmes et d'enfants. Environ quatre cents guerriers, canibas ou abénakis, malécites ou micmacs, accourus des sources du Kénébec, de la baie Française ou du golfe Saint-Laurent avaient répondu à l'appel du gouverneur Villebon. Les chefs les plus célèbres par leurs exploits contre les Anglais, Nescambiout, Edzérimet, Taxous, Moxus et Madoc-kawando étaient à leur tête. On y voyait également quelques officiers vêtus en coureurs de bois, Portneuf, Désilets, La Broquerie avec une vingtaine de Canadiens ; mais le plus remarquable de tous ces blancs était le baron de Saint-Castin, le type le plus original de toute cette classe d'aventuriers. C'est le lieu de tracer en quelques lignes la carrière extraordinaire de cet homme dont j'en ai dit que quelques mots.

Jean-Vincent d'Abadie, baron de Saint-Castin, était natif d'Oloron, petite ville du pays basque, cette âpre et montagneuse contrée qui a donné Henri IV à la France. Il était venu au Canada à l'âge de quinze ans en qualité d'enseigne dans le régiment de Carignan-Salières. Comme le Béarnais, dont son père avait été peut-être le compagnon d'armes, il était doué d'un esprit ardent, actif, aventureux, et d'un tempérament non moins vigoureux qu'il avait développé dans ses courses à travers les Pyrénées. Dès le mois d'août 1670, on le trouve à Pentagoët,

dont il fit depuis lors son principal séjour. Ce fort à quatre bastions, bâti sur une hauteur qui domine l'embouchure du Pénobscot, avait été successivement fortifié par Latour, Razilly et d'Aulnay. Monté d'une douzaine de canons et muni d'une petite garnison, il était regardé comme un des postes les plus importants de la Nouvelle-France.

Le rustique manoir que le baron y avait bâti était devenu le rendez-vous de toutes les tribus sauvages de la région. Vêtu de la capote des coureurs de bois, chaussé de mocassins, le couteau et le tomahawk à la ceinture, il rôdait souvent d'une tribu à l'autre, pagayant en été le canot d'écorce avec la même habileté que ses compagnons de voyage, et en hiver, monté sur des raquettes, rivalisant avec eux d'agilité et d'endurance dans les marches à travers les forêts. Sa bravoure qui allait jusqu'à la témérité, ses coups d'audace, le bonheur qui s'attachait à ses entreprises joints à une grande générosité et à des qualités de cœur exceptionnelles, le faisaient regarder par les Indiens comme un dieu, et pour eux un dieu tutélaire. La vie aventureuse qu'il mena pendant longtemps dans ces forêts inconnues a fait de lui un personnage légendaire. Il avait épousé, ce qu'on appelait dans le style du temps, une princesse indienne, la fille du chef Madockawando, dont il eut plusieurs enfants. Homme d'affaires autant qu'homme de



guerre, il avait amassé une fortune de plusieurs centaines de mille livres par le trafic des fourrures qu'il faisait un peu partout, mais principalement avec Boston en temps de paix. Ce commerce interlope avec ses ennemis les plus acharnés est un des côtés les plus curieux de son étrange existence. L'appas du gain amenait à lui ces mêmes puritains avec lesquels il échangeait la veille des coups de fusil.

Bien qu'il eût mené long temps dans les bois une vie déréglée, Saint-Castin avait de fortes convictions religieuses et se montrait l'ami dévoué des missionnaires. L'abbé Baudoin comme l'abbé Thury, trouva en lui un utile auxiliaire : chaque matin, durant les quelques jours de halte que fit l'expédition à Pentagoët, un autel orné de feuillage était dressé en plein air, et la messe se disait en présence de la foule des Peaux-Rouges qui chantaient des cantiques en langue abénakise pendant le saint sacrifice.

Ce fut après une de ces solennelles invocations, que, sur l'ordre de Saint-Castin, reconnu comme le chef le plus accrédité, l'expédition se mit en marche. Elle traversa la baie de Pénobscot et se dirigea vers le village de Wells, situé au bord de la mer, à une petite distance de York. Ce village se composait d'un bon nombre de maisons plus ou moins rapprochées, dont cinq étaient solidement fortifiées. La plus vaste et la mieux armée était un blockhaus,

entouré de palissades, appartenant à un fermier du nom de Storer. Elle avait une garnison d'une trentaine d'hommes commandés par le capitaine Convers, brave officier de milice.

Le 9 juin, l'expédition arriva en vue du village sans que l'alarme y eût été donnée ; mais, comme il arrivait trop souvent, il fut impossible de retenir les jeunes guerriers qui, apercevant un troupeau de bétail, se mirent à sa poursuite. Les habitants de Wells voyant ces bêtes accourir effrayées dans les champs, ne doutèrent pas de l'approche d'une bande ennemie.

Le coup était en partie manqué ; car les sauvages se battaient rarement en rase campagne et n'attaquaient guère de fortifications que par surprise. Toute la population de Wells courut se réfugier derrière les palissades du blockhaus où elle fit bonne garde. Elle s'attendait au reste à être attaquée, car elle venait de recevoir du secours. Deux bateaux arrivés le jour même avec un renfort d'hommes et d'armements, étaient ancrés dans l'embouchure d'un ruisseau voisin. Les équipages se voyant en sûreté dans ces solides embarcations, ne les quittèrent point.

Au lever du jour, un jeune homme, nommé Diamond, ayant eu l'imp rudence de sortir des retranchements pour gagner ces bateaux, fut pris

par quelques Abénakis blottis dans le voisinage, traîné dans le bois et mis à mort. Cette capture fut le signal d'une démonstration générale, accompagnée de cris, de menaces, de hurlements qui jetèrent l'épouvante parmi les malheureux réfugiés. Une partie des sauvages se répandirent dans le village dévasté, pillèrent et emportèrent tout ce qui avait du prix à leurs yeux, tuèrent les animaux et mirent le feu aux maisons. Le plus grand nombre des Indiens enveloppèrent le blockhaus et ouvrirent contre les palissades un feu très vif qui dura une partie du jour, mais sans beaucoup de résultats ni d'un côté ni d'un autre ; car les assiégés restaient invisibles derrière leurs palissades, et les sauvages ne tiraient qu'en se cachant derrière quelque abri. Un chef abénakis qui parlait un peu l'anglais, cria au commandant Convers de se rendre, sinon que lui et tout son monde allaient être massacrés. Convers répondit bravement qu'il ne demandait qu'à se battre.

Une bande de sauvages, assistés de quelques Canadiens aux ordres de M. de La Broquerie, voulurent s'emparer des deux bateaux restés à sec par la marée baissante. Ils fusillèrent quelque temps derrière un amas de bois de construction, puis les Canadiens firent avec des planches clouées ensemble une espèce de bouclier placé perpendiculairement derrière une

---

charrette qu'ils poussèrent vers les bateaux. Elle n'en était plus qu'à une portée de pistolet, quand une des roues s'enfonça dans la vase et y resta attachée. Le capitaine de La Broquerie se hasarda à la relever, mais avant qu'il eût réussi, il fut frappé d'une balle qui l'étendit raide mort. Ses compagnons cherchèrent à le relever, mais un ou deux Canadiens ayant été blessés, les sauvages lâchèrent pied et l'attaque fut abandonnée<sup>1</sup>.

A la fin du jour, il ne restait plus d u village de Wells que le blockhaus qui n'avait pu être emporté.

Les sauvages se répandirent dans la campagne et achevèrent de ruiner les établissements des alentours. Après leur retraite, cette frontière de la Nouvelle-Angleterre n'était plus qu'un désert où l'on n'apercevait que des ruines calcinées. C'était la représaille de la double attaque des " Bostonnais " contre Port-Royal et Québec, et des dévasta tions commises d u côté de Montréal par les Iroquois soudoyés et assistés par les Anglais de la Nouvelle-York. Les colonies

---

1 — Parkman, *Frontenac*, p. 353 et suivantes. En racontant l'attaque du fort Wells, M. Parkman a commis une erreur qui ne lui serait pas arrivée, s'il avait mieux connu l'histoire de la noblesse canadienne. Il donne à l'officier qui s'y est fait tuer le nom de *La Broquerie* au lieu de *La Broquerie*, qui appartient à l'une des familles les plus connues et les plus honorées autrefois comme aujourd'hui au Canada.

britanniques n'eurent plus qu' un cri : la paix ! la paix ! mais elle était encore loin.

L'abbé Baudoin était rentré à Beaubassin avec sa troupe de Micmacs, et avait repris sans bruit ses paisibles fonctions.

Vers la fin de l'année suivante, il se décida à passer en France pour le double motif de rétablir sa santé fortement ébranlée, et de justifier les missionnaires des accusations portées contre eux. Nous raconterons plus loin les incidents de ce voyage. Pour le moment, il nous faut suivre l'abbé Thury dans une autre expédition qui eut lieu au cours de l'année 1694, et où il joua un rôle qui a été violemment censuré par les écrivains protestants, anciens et modernes.

## VI

L'abbé Thury s'était ouvertement opposé aux négociations de paix entamées l'année précédente par quelques-uns des chefs abénakis avec le gouvernement de Boston. Nous n'avons pu qu'indiquer en passant ces pourparlers, sur lesquels il nous faut revenir pour bien comprendre la situation. Plusieurs motifs y avaient engagé les Abénakis : d'abord le rachat de leurs prisonniers qu'ils avaient extrêmement à cœur, sachant la dure captivité que ces pri-

sonniers subissaient à Boston ; ensuite le rétablissement du fort Pemkuit qui, placé aux portes de leur pays, était pour eux une perpétuelle menace <sup>1</sup>, enfin le besoin de se procurer des approvisionnements qu'il leur était plus facile d'avoir de ce côté que de celui de l'Acadie ou de la France. Le gouverneur Phipps, profitant de ces dispositions, invita deux des principaux chefs, Edzérimet et Madockawando, à venir le rencontrer sur un navire de guerre ancré dans la rade de Pemkuit (mai 1693). Il les accueillit avec toutes espèces d'égards et les introduisit dans la cabine de son vaisseau, " sui vi de ses officiers et de son interprète ". Il les y " régala " et s'entretint avec eux pendant deux heures. A force de cajoleries et de promesses, il parvint à les faire consentir à cesser les hostilités, à vendre " les terres et rivières de leurs nations " et à donner des otages comme garanties de leurs engagements. Au sortir de cet entretien, Edzérimet et Madockawando s'approchèrent au bord du navire et jetèrent leurs tomahawks dans la mer, " afin, dirent-ils, qu'il fût impossible à eux et à leurs neveux de les en tirer jamais ". Phipps leur tendit alors la main en signe d'amitié, puis tous ensemble ils " burent à la santé les uns

---

1 — " Le fort de Pemkuit leur tient le pied sur la gorge ".  
— *Relation de ce qui s'est passé en Canada, etc.*, 16 92-1693.

des autres <sup>1</sup>”. Telle est cette négociation à laquelle le gouverneur essaya de donner l'importance d'un traité.

Il n'est pas difficile d'apprécier la valeur que pouvait avoir un pareil traité conclu dans les circonstances qu'on vient de voir. Edzérimet et Madockawando avaient-ils le droit de prendre des engagements au nom des différentes tribus abénakises sans leur participation, sans le consentement des chefs ? Assurément non. Aussi l'abbé Thury, qui en apprit peu de temps après les détails, n'hésita-t-il pas à déclarer que ce pacte n'était pas sérieux, qu'il n'avait pas le caractère d'un traité, qu'on n'en avait pas même observé les formalités les plus élémentaires. Ce n'était qu'un prétexte dont s'était servi le gouverneur Phipps pour endormir les Abénakis, tandis qu'il se préparait à attaquer leurs alliés, les Français. Au surplus, il l'avait déclaré dans cette même conférence en se vantant “ qu'il se rendrait dans peu maître de Québec et de tout le Canada <sup>2</sup>”.

L'abbé Thury avait-il tort d'avertir les Abénakis de se tenir sur leurs gardes, de se méfier des “ Bos-

---

1 — *Relation du voyage de M. de Villieu, etc.*, 1694. *Lettre du même au ministre*, 1694. *Relation de ce qui s'est passé, etc.*, 1692-1693. *Idem*, 1693-1694.

2 — *Relation de ce qui s'est passé de plus considérable en Canada, etc.*, 1693-1694.

tonnais”, de prédire qu’ils leur préparaient quelques pièges ? La suite fit voir qu’il n’avait que trop raison. Edzérimet en particulier allait payer de la vie sa crédulité, comme on va le voir. Lui et les siens avaient pourtant expérimenté plus d’une fois la mauvaise foi de leurs voisins. Ils ne pouvaient avoir oublié l’infâme trahison commise à Coheco dix-huit ans auparavant.

Tout récemment encore (1692), ces mêmes Yankees s’étaient rendus coupables d’un attentat inavouable, dans lequel avait trempé le gouverneur du Massachusetts lui-même. Il avait soudoyé deux traîtres réfugiés à Boston qui lui avaient promis de s’emparer de Saint-Castin ou de l’assassiner.

Le complot fut découvert par deux Acadiens prisonniers à Boston qui avaient feint de se joindre à ces deux Français et avaient obtenu à ce prix leur liberté. Ils s’étaient saisis en route de ces deux traîtres qui, amenés à M. de Villebon, avaient été convaincus et fusillés <sup>1</sup>.

---

1 — *Relation de ce qui s’est passé en Canada, etc.*, 1691-1692. *Mémoires et documents sur la Nouvelle-France*, tome II, pp. 95, 96.

On peut voir à l’*Appendice* de cet ouvrage par suite de quelles trahisons du même genre les Micmacs et les Malécites de la Nouvelle-Ecosse et du Cap Breton étaient devenus les ennemis irréconciliables des Anglo-Américains.



## VII

Le meilleur récit de l'expédition de 1694, à laquelle prit part l'abbé Thury, a été écrit par M. de Villieu, lieutenant réformé des troupes de la marine en garnison à Naxouat, qui en fut l'organisateur. C'est un des plus curieux documents de l'époque. Il fait revivre ce genre de guerre avec ses difficultés, ses obstacles imprévus, ses incroyables fatigues, ses hasards de chaque jour. Villieu s'était fait une réputation d'intelligence et de bravoure durant le dernier siège de Québec (1690). Il appartenait à une famille de soldats ; son père était un des officiers du régiment de Carignan-Salières établis au Canada<sup>1</sup>. Voué dès sa jeunesse à la carrière des armes, il s'était battu pour la France en Allemagne, en Flandre et en Espagne avant de venir servir au Canada. Aux qualités du militaire instruit et expérimenté, il joignait les habitudes d'endurance des coureurs de bois. Malheureusement il avait également pris, au contact de ces aventuriers, quelques-uns des vices qui

---

1 — « Mon trisaïeul fut tué à la bataille de Saint-Quentin sous Henri II, mon bisaïeul mourut de ses blessures au siège de Lusignan sous Henri III, mon aïeul fut tué sous Louis XIII près du maréchal de Châtillon. — *Villieu au ministre*, 25 novembre 1703.

les rendaient trop souvent un sujet de scandale pour les sauvages et de tribulation pour les missionnaires. Nous aurons à le montrer plus tard sous ce triste aspect ; pour le moment, c'est le soldat intrépide, intelligent, infatigable que nous allons voir à l'œuvre.

Frontenac l'avait expédié de Québec l'automne précédent, avec la mission de faire rompre les négociations entamées à Pemkuit, et de jeter quelques partis de guerre sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre. Il avait été pour cela muni de présents et de munitions. Le chevalier de Villebon avait accueilli d'un mauvais œil sa nomination, parce qu'il venait remplacer son frère, Portneuf, rappelé à Québec, à cause de son libertinage et de ses spéculations interlopes avec les sauvages. De là des ennuis et des obstacles qui auraient pu faire manquer l'expédition. L'activité de Villieu n'en fut point ralentie. Le 3 de mai, il était à Médoctec, où il chantait la guerre avec les Malécites qui lui protestèrent n'avoir eu aucune part aux pourparlers de l'année précédente, et qu'ils ne se sépareraient de lui " qu'après avoir bien cassé des têtes". La neige n'était pas encore toute fondue dans les forêts, mais les rivières étaient libres de glace et gonflées par les fontes du printemps. Villieu, accompagné de quelques Peaux-Rouges, lança son canot d'écorce sur le Pénobscot pour se rendre à la mission de Panaouské,

le principal centre abénakis de cette région. En route, il rencontra Taxous, un des chefs les plus braves et les plus renommés de la vallée du Kénébec qui lui parût disposé à la guerre. Le P. Bigot, jésuite missionnaire de cette vallée, venait d'arriver à Panaouské avec trois de ses néophytes, dont un chef qui se disait envoyé pour annoncer aux anciens que ses frères étaient prêts à entrer en campagne. Villieu, profitant de ces bonnes dispositions, invita tous les guerriers dans un grand festin à venir chercher les présents du roi à Naxouat. Il employa toute son éloquence à leur persuader que le gouverneur anglais, sous prétexte de paix, ne cherchait qu'à les surprendre. Son discours eut tout l'effet qu'il en attendait, et le matin du seize il repartait avec une troupe de guerriers pour Naxouat, où il se proposait de demander quelques soldats de sa compagnie à M. de Villebon. Celui-ci le reçut bien en apparence, festoya les guerriers, leur distribua des présents, mais chercha secrètement à faire avorter l'entreprise. Pour stimuler leur ardeur, Villieu servit deux grands festins, l'un aux principaux chefs, l'autre à tout le reste du parti. Au départ, Villebon fit éclater sa mauvaise volonté en refusant de donner ni vivres, ni soldats. Les deux seuls Français qu'il laissa partir avec Villieu l'abandonnèrent à son insu à Médoctec. Sans se décourager, il se remit en route avec ses

sauvages pour Panaouské où l'attendaient de nouveaux mécomptes.

Selon l'usage, il donna un grand festin, durant lequel il distribua les présents du roi : des armes, des munitions, des équipements, etc. Malheureusement ces largesses ne satisfirent que médiocrement l'avidité toujours croissante des Peaux-Rouges, dont l'ardeur guerrière se refroidit d'une manière alarmante. De vives contestations s'élevèrent ensuite sur le partage des présents. Villieu et l'abbé Thury s'employaient à calmer ces divisions, quand survint inopinément Madockawando, le beau-père de Saint-Castin, qui arrivait de Pemkuit, où il avait été comblé de caresses. Aussi éloquent dans les conseils qu'intrépide au combat, il peignit sous les couleurs les plus séduisantes les avantages d'un traité avec les Anglais, et conclut en annonçant qu'ils étaient prêts à remettre immédiatement en liberté les prisonniers abénakis qu'ils détenaient toujours, malgré les promesses réitérées qu'ils avaient faites de les rendre. Ce fut un coup de foudre ; la masse des sauvages se déclara pour la paix, car rien ne leur tenait plus au cœur que la délivrance de leurs frères. Tout semblait donc perdu, quand l'abbé Thury qui avait une rare intelligence du génie indien eut recours à un moyen qui réussit au delà de toute espérance. Il prit à part Taxous, le rival de Madockawando, et

réveilla sa susceptibilité en lui démontrant — ce qui était très vrai — que Madockawando avait usurpé sur ses droits et sur ceux de plu sieurs tribus en entrant en négociations sans leur participation, sans même leur demander conseil. “ Cela fit un effet merveilleux ”. Taxous, piqué au vif dans son orgueil de chef, fit éclater sa colère dans l’assemblée et parla avec plus de force encore que Madockawando. L’éloquence et l’habileté de l’abbé Thury et de Villieu firent le reste. Presque toute l’assemblée se déclara avec enthousiasme pour l’expédition.

Les écrivains anglo-américains ont fait un crime à l’abbé Thury de son action en cette circonstance <sup>1</sup>; mais, sans parler du fait que la guerre existait entre les deux colonies et que les Abénakis étaient les auxiliaires des Français, l’abbé Thury, nous l’avons vu, avait les meilleures raisons du monde de dire à

---

1 — Voir Belknap, *History of New Hampshire*, vol. I, pp. 268, 269. Parkman, *Frontenac*, p. 363

Le service rendu en cette occasion par l’abbé Thury fut hautement apprécié à Versailles et à Québec. On lit en effet dans un Mémoire sur l’Acadie (1697) : “ Il y a un missionnaire qui sert très utilement, nommé le sieur de Thury ; c’est lui qui a empêché l’alliance des Anglais avec les sauvages canibas et abénakis. Il serait nécessaire de recommander à Mgr de Québec de lui donner un peu plus que les quinze cents livres que Sa Majesté lui fait remettre pour les ecclésiastiques de l’Acadie ”.— Cf. *Lettre du ministre à M. de Thury, missionnaire*. A Versailles, le 16 avril 1695. — *Documents sur*

ces sauvages qu'ils ne pouvaient trop se méfier des Anglais qui les avaient tant de fois trahis.

Villieu avait donc triomphé, mais il n'était pas au bout de ses épreuves. Quelques jours après, il faillit se noyer en revenant de Pentagoët, situé à quelques lieues plus bas, à l'embouchure du Pénobscot. Son canot se brisa sur des récifs et se perdit avec ses armes et ses bagages. Lui-même fut entraîné dans un rapide, y dégringola de rochers en rochers et fut jeté le long du rivage, à moitié mort, la tête fendue, le corps tout meurtri. Durant plus de cinq jours, il fut dans le délire de la fièvre : mais il se rétablit et se remit à l'œuvre.

Après son départ de Naxouat, Villebon avait continué de lui faire de l'opposition. Soixante Malécites de Médoctec s'étaient déclarés prêts à partir. Il n'en arriva que seize, les autres ayant obéi au

---

*la Nouvelle-France*, tome II, p. 174. Le 23 avril 1697, le ministre écrivait à M. Thury :

“ Je suis bien aise de me servir de cette occasion pour vous dire que j'ay esté informé non seulement de vostre zèle et de vostre application pour vostre mission et du progrez qu'elle faict pour l'avancement de nostre religion avec les sauvages, mais encore de vos soings pour les maintenir dans le service de Sa Majesté, et pour les encourager aux expéditions de guerre auxquelles elle les a faict employer...”

“ Je prendray la liberté de faire faire attention à Sa Majesté sur le bastiment de l'esglise que vous avez commencé de faire, et sur les secours que vous avez demandez ”.

conseil venu de Naxouat de rester sur leurs nattes. Pour réchauffer le zèle qui commençait à tiédir, Villieu fit un festin à tout manger, où il servit du chien, le grand régal des sauvages. Tous les invités répondirent aux chants de guerre, “ à l’exception d’une trentaine des parents de Madockawando dont on se moqua pendant le repas”. Madockawando lui-même était ébranlé : les remontrances et les présents de Villieu et de l’abbé Thury achevèrent de le décider et il se joignit franchement à l’expédition. Enfin le 30 juin, une flottille de canots d’écorce, portant cent cinq guerriers, sortit de la rivière Pénobscot sous la conduite de M. de Villieu qui n’avait avec lui que deux Français, son interprète et l’abbé Thury. Elle longea pendant plusieurs jours les bords de la mer, se déroband par des marches nocturnes à la vue des établissements semés çà et là sur la côte. Elle fut rejointe en route par les sauvages de la mission du P. Bigot, dont plusieurs étaient partis du saut de la Chaudière <sup>1</sup>. Le chiffre total de l’expédition se trouva alors de deux cent trente guerriers. En passant devant Pemkuit, Villieu eut la témérité de pénétrer jusqu’au fort. Déguisé en sauvage, il prit avec lui trois Abénakis qu’il chargea de fourrures. Pendant que ceux-ci péné-

1 — *Relation*, etc., 1693-1694.

traient dans l'intérieur de la place, sous prétexte de faire un commerce d'échange, il dressa un plan du fort, de la baie et de son mouillage.

On avait formé le projet d'aller frapper en quelque endroit à l'ouest de Boston, où les habitants se croyaient plus en sûreté ; mais après environ trois semaines de marche, on manqua absolument de provisions. Quelques-uns étaient même mourants de faim. On décida donc d'aller surprendre le village le plus voisin : c'était celui de Pescadouet, appelé par les Anglais Oyster-River (Rivière-aux-Huîtres), aujourd'hui Durham. Ce village bâti de chaque côté du cours d'eau se composait d'une douzaine de maisons fortifiées ou blockhaus, d'un moulin et de plusieurs habitations dispersées dans les défrichements voisins. Aux jours de danger, les habitants se réfugiaient dans les blockhaus ; mais en ce moment ils étaient peu sur leurs gardes, car ils avaient reçu de Boston la nouvelle qu'un traité de paix avait été conclu avec les sauvages.

Dans la soirée du 17 juillet, la troupe de Villieu, divisée en deux bandes débarquées de chaque côté de la rivière, se glissa silencieusement à travers les taillis et se mit par pelotons en embuscade derrière chacune des maisons fortifiées. Les malheureux habitants s'endormirent sans avoir le moindre soupçon de l'affreux réveil qu'ils allaient avoir. Il n'y



avait guère dans les blockhaus que les familles qui y logeaient habituellement ; les autres, après les travaux du jour, étaient restées dans les maisons sans défense. Le signal devait être donné par un coup de fusil tiré aux premières lueurs de l'aurore. Un cultivateur nommé John Dean qui avait passé la nuit dans sa maison située près du moulin, s'étant levé avant le jour, sortit pour aller vaquer à quelque affaire. Un sauvage l'ayant aperçu dans le demi-jour — car il faisait un beau clair de lune — l'étendit mort d'un coup de fusil. Cette détonation donna l'alarme : un bon nombre de familles eurent le temps de se précipiter hors de leurs maisons et de se réfugier dans les blockhaus, où elles se barricadèrent et se préparèrent à la défense. Quelques bandes de sauvages qui se trouvaient plus loin que les autres des maisons fortifiées, ne s'attendant pas au signal à cette heure-là, n'eurent pas le temps d'accourir à leurs postes et l'attaque se fit irrégulièrement. Cinq des blockhaus furent cependant emportés et livrés aux flammes, après que la plupart de leurs habitants eussent été massacrés ou faits prisonniers. Les sept autres résistèrent, car les sauvages n'ayant pu les surprendre, n'essayèrent pas de s'en emparer de vive force, selon la tactique ordinaire aux Indiens. Ils se contentèrent d'escarmoucher autour en se tenant à l'abri, et en faisant des cris de menaces ou

des promesses, afin d'engager les assiégés à se rendre. Une de ces maisons, bâtie près de l'eau au bas du village, fit une résistance qui mérite d'être signalée. Elle était occupée par un seul homme nommé Thomas Bickford, avec sa femme et ses enfants. En entendant le tumulte et la fusillade, il comprit que c'était une attaque des sauvages. Aussitôt il se hâta d'embarquer sa famille sur une chaloupe qu'il laissa ensuite dériver au courant ; puis il barricada toutes les issues de la maison et commença à faire feu sur les assaillants. Pour faire croire qu'il y avait plusieurs personnes à l'intérieur, il tirait de temps en temps dans une meurtrière, de temps en temps dans une autre, changeant d'habit ou de chapeau, criant des mots de commandement comme s'il eût eu une troupe à ses ordres. Il continua ce manège jusqu'à ce qu'il ne vit plus d'assaillants. L'église ou *meeting house* ne fut pas incendiée, probablement d'après les conseils de l'abbé Thury qui, au dire des Anglais, y pénétra durant l'attaque, et écrivit sur la chaire avec un morceau de craie quelques sentences, apparemment en latin qui n'ont pas été conservées.

Après que le village eût été pillé et dévasté, les bandes des Peaux-Rouges se répandirent dans la campagne, où elles tuèrent ou prirent tous les êtres vivants qui leur tombèrent sous la main et brûlèrent les maisons avec leurs dépendances. Un bon nombre des habitants eurent le temps de sortir précipitam-

ment de leurs maisons et d'échapper aux poursuites en se cachant dans les bois. Le chiffre total des habitants, hommes, femmes ou enfants qui périrent s'éleva à cent quatre, vingt-sept furent emmenés en captivité<sup>1</sup>. Une vingtaine de maisons en tout furent brûlées. D'après le témoignage des auteurs anglo-américains, il paraît y avoir eu plus de cruautés commises par les sauvages dans cette expédition que dans les précédentes. Les farouches envahisseurs se retirèrent chargés de dépouilles qu'ils allèrent porter à l'endroit où ils avaient caché leurs canots, et disparurent sans être molestés<sup>2</sup>. En route, ils se partagèrent en plusieurs bandes qui vécurent aux dépens des établissements anglais, brûlèrent des maisons, enlevèrent ou tuèrent des familles, répandant ainsi la terreur sur toute la frontière<sup>3</sup>, genre de guerre

1 — *Journal de Villieu*. Belknap, vol. I, p. 275, dit : " having killed and captivated between ninety and an hundred persons ".

2 — Cf. Belknap, *History of New Hampshire*, vol. I, p. 269 et suivantes. Cet écrivain a fait un récit très circonstancié de l'attaque de Oyster-River. Il indique même les noms de plusieurs des habitants du lieu.

3 — *Relation*, etc., 1694-1695. " About forty of the enemy under Taxous, a Norridgwoog chief, resolving on further mischief, went westward and did execution as far as Groton ". Belknap, *History of New Hampshire*, vol. I, p. 276. M. Samuel A. Green, dans son ouvrage sur *Groton during the indian wars*, p. 63 et suivantes, donne de longs détails sur cette expédition de Taxous et de son parti.

indigne de peuples civilisés, mais que s'attiraient les Anglo-Américains eux-mêmes en soudoyant et déchaînant contre le Canada les tribus iroquoises qui commettaient au cœur même de cette colonie les horreurs que l'on sait.

M. Parkman, dans son livre sur *Frontenac*, s'est fait l'écho des anciens historiens de son pays en portant à ce propos des accusations contre les missionnaires de l'Acadie, et en particulier contre l'abbé Thury. Les raisons qu'il en donne ne résistent pas devant la critique. Les Français, selon lui, n'étaient justifiables de faire la guerre qu'à l'une des colonies anglaises, celle de la Nouvelle-York, la seule qu'il prétend avoir été agressive, comme si toutes ces colonies sou mises à la même mère-patrie n'eussent pas été solidaires les unes des autres, comme si à un moment donné elles n'eussent pu se concerter toutes ensemble pour attaquer le Canada, ainsi qu'elles le firent plus tard. Une pareille assertion touche au ridicule. L'Angleterre et la France étant en guerre, leurs colonies s'y trouvaient fatalement exposées. Elles y furent entraînées : ce sont là des faits qui ne peuvent être niés. Peu importe le point des frontières par où le feu s'était allumé ; il devait naturellement se répandre et atteindre les endroits vulnérables. La Nouvelle-Angleterre l'était surtout sur ses frontières de l'est, voisines des établisse-

ments acadiens et de ses traditionnels ennemis, les Abénakis. Les calamités qu'elle eut à souffrir ne furent cependant pas plus cruelles que celles qu'infligeaient alors au Canada les colons anglais de l'ouest.

Aucun épisode de cette guerre n'est comparable en horreurs au massacre de Lachine qui eut lieu, comme on l'a vu, dès le commencement des hostilités. La désolation s'étendit de là jusqu'aux extrémités de la colonie, et ne prit fin qu'avec la guerre. Le carnage, l'incendie, la mort sous les formes les plus atroces furent promenés de paroisse en paroisse. On n'a qu'à ouvrir les annales de la Nouvelle-France pour voir dans quel état de consternation et d'épouvante tous les esprits étaient plongés. Il n'y avait qu'un seul moyen de sauver la petite population qui formait alors la colonie : c'était de tenir en échec en allant attaquer, dans leur propre pays, ceux-là mêmes qui étaient les premiers auteurs des désastres, les colons anglais, qui non seulement fournissaient des armes et des munitions aux Iroquois, mais se mettaient souvent à leur tête ou dans leurs rangs pour venir ravager le pays. C'est ce que Frontenac comprit dès son retour au Canada en 1689. Il fit appel à tous les courages, à tous les patriotismes. Le clergé de la Nouvelle-France pouvait-il y rester insensible ? Ne devait-il pas au contraire donner l'exemple du

dévouement et se porter <sup>au</sup> plus fort du péril ? C'est ce que firent, comme on l'a vu, les missionnaires, particulièrement ceux de l'Acadie. Le récit qu'a fait l'abbé Thury en témoin oculaire de la prise du fort Pemkuit en 1689, montre jusqu'à l'évidence que la présence des missionnaires en de pareilles expéditions, bien loin d'être criminelle, était bien-faisante, puisqu'elle empêchait une foule d'atrocités. Sans doute qu'elle n'enlevait pas à ces guerres de surprise leur caractère de barbarie, mais n'était-ce pas déjà beaucoup que de l'atténuer ?

Il suffit de relever certaines allégations de l'auteur de *Fron tenac and New France* pour en montrer l'inanité. Ainsi il reproche aux missionnaires de ne pas avoir réussi à transformer le sauvage en homme civilisé. Autant faud rait-il demander de faire d'un nègre un hom me blanc. C'est un fait universellement reconnu aujourd'hui que nos sauvages ne sont pas susceptibles de civilisation. N'était-ce pas déjà un grand mérite que d'être parvenu à faire disparaître quelque chose de la barbarie primitive de ces races. Si du moins — nous le répétons — nos adversaires pouvaient opposer les efforts des ministres protestants à ceux des prêtres catholiques. Mais qu'ont-ils fait ? Combien y en a-t-il qui ont franchi les limites de la forêt pour porter sous la cabane de l'Indien la parole évangélique ? A peine en cite-t-on

quelques-uns, tandis que la Robe Noire s'est rencontrée partout <sup>1</sup>.

M. Parkman a raison de dire que la Nouvelle-France était mieux organisée pour la guerre que les colonies anglaises, que sa population était plus aguerrie, et qu'elle avait l'avantage d'être commandée par un chef unique; mais il a tort d'avancer que ses frontières offraient moins de prise à l'ennemi, n'ayant, dit-il, que quatre-vingt-dix milles d'étendue, tandis que la Nouvelle-Angleterre en avait deux ou trois cents. La vérité est que les établissements français, échelonnés depuis le haut de l'île de Montréal jusqu'à Kamouraska, avaient une longueur d'au moins deux cent cinquante milles <sup>2</sup>. Ajoutez à cela que

---

1 — La correspondance des missionnaires fait foi des peines in finies qu'ils se donnaient pour adoucir les mœurs des sauvages, pour les accoutumer surtout à ne plus commettre de cruautés sur les prisonniers qui, en temps de guerre, tombaient entre leurs mains. Les missionnaires avaient même inséré dans le catéchisme à l'usage des enfants un chapitre entier qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, leur remettait devant les yeux l'extrême horreur qu'ils devaient avoir pour de semblables barbaries. Les enfants n'étaient pas admis à la première communion avant d'avoir appris par cœur ce chapitre et l'avoir souvent récité; "d'où il suit, ajoute le Mémoire dont nous tirons ces détails, que de jour en jour, on s'aperçoit qu'ils deviennent plus humains et écoutent plus à cet égard les remontrances du missionnaire".

*Mémoire attribué à l'abbé Maillard, cité à l'Appendice.*

2 — *Frontenac*, p. 371.

leur population était minime comparée à celle des colonies voisines<sup>1</sup>. Dans de telles conditions, on comprend que les Canadiens ne devaient faire la guerre qu'à leur corps défendant, loin d'être agressifs, comme le prétend M. Parkman. Mais quand ils étaient forcés, tous s'y jetaient avec une ardeur incroyable. Quel rôle aurait joué le clergé s'il fût resté à l'arrière-garde? Il se porta de l'avant et il fit bien.

L'abbé Thury avait appris, peu de jours après son arrivée à Panaouské, l'effet qu'avait produit à Boston la destruction du village de Pescadouet. L'irritation contre Phipps avait été si grande qu'on avait craint une sédition et que le peuple ne se portât à des violences contre lui. On l'accusait du désastre, parce qu'il avait répandu dans le pays une fausse sécurité en annonçant que la paix était conclue avec les Abénakis. Phipps était accouru à Pemkuit avec un corps de troupes en proclamant bien haut qu'il châtierait les coupables et qu'il ferait

---

1 — En 1695, la population française du Canada ne s'élevait encore qu'à 12,786 âmes. *Recensement du Canada, de 1665 à 1671*, vol. IV, p. 34. A la même date, la population des colonies anglaises dépassait 200,000 habitants; la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-York en comptaient à elles seules plus de 100,000. (Bancroft, *History of the United States*, vol. II, p. 450).



plutôt la guerre à ses propres frais que de les laisser impunis. Il fit savoir aux Abénakis que, si dans vingt jours, ils ne lui remettaient pas deux chefs qui avaient été reconnus à Pescadouet, il mettrait leur pays à feu et à sang. L'alarme fut si grande parmi les tribus que l'abbé Thury crut devoir envoyer un exprès au comte de Frontenac pour le prévenir du danger. Il affirmait que si des secours efficaces n'étaient pas envoyés soit de France, soit du Canada, avant un an, les Abénakis seraient aux Anglais <sup>1</sup>. Le gouverneur n'était pas homme à négliger un tel avis. Les dépêches qu'il expédia à Versailles décidèrent de l'expédition qui eut pour résultat la prise et la destruction de Pemkuit (1696).

En attendant, Frontenac chargea le baron de Saint-Castin d'un échange de prisonniers. Les lettres des captifs anglais furent portées à Pemkuit par quelques sauvages dont le commandant, Pascho Chubb, sut si bien manier les esprits qu'il leur persuada de venir en nombre traiter au fort, les assurant qu'ils y seraient reçus en amis, qu'ils pourraient trafiquer en toute liberté et qu'on leur fournirait des marchandises en abondance, à meilleur marché que chez les Français. Taxous fut un des premiers à

---

1 — *Lettre de l'abbé Thury à Frontenac*, 11 septembre 1694.

tomber dans le piège, avec Edzérimet, malgré les objurgations de l'abbé Thury qui leur prédit quelque trahison, qui se sépara même d'eux et se retira au fond des bois avec les familles qui voulurent le suivre <sup>1</sup>. Un grand nombre d'Abénakis se rendirent à Pemkuit, où ils traitèrent paisiblement pendant quelques jours ; “ mais enfin les pronostics de leur missionnaire se trouvèrent véritables ”. Les Anglais voyant les principaux chefs rassemblés sous la mousqueterie de leur fort, tirèrent sur eux à toute volée. Edzérimet et son fils furent tués à coups de pistolet. Taxous fut saisi par trois soldats et quelques autres de même. Les uns furent entraînés dans le fort, d'autres qui n'avaient point d'armes se battirent à coups de couteaux et tuèrent quatre Anglais. Taxous fut heureusement secouru par un des siens, et poignarda de son couteau deux Anglais <sup>2</sup>. De pareils faits n'ont pas besoin de commentaires, ni la conduite de l'abbé Thury d'une plus ample justification.

---

1 — *Relation*, etc., 1695-1696.

2 — Cf. La Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, vol. III, p. 258. Charlevoix, tome II, p. 177. M. Parkman dans son *Frontenac and New France*, etc., p. 379, dit seulement que Edzérimet fut capturé. La *Relation* de 1695-1696 dit formellement qu'il fut massacré.

## VIII

Son confrère, l'abbé Baudoin, était en ce moment à Québec, où il avait rendu compte à ses supérieurs de ses travaux et des difficultés qui avaient déterminé son voyage. Un incident qui se passa pendant son séjour dans cette ville et qui est rapporté dans *l'Histoire de l'Hôpital-Général*, fait voir les rapports de douce amitié et d'agréable familiarité qui l'unissaient à l'évêque de Québec. Les religieuses du monastère ne possédaient qu'une petite cloche qui servait aux exercices de la maison. " Un ami des religieuses, raconte l'annaliste, M. l'abbé Baudoin, missionnaire des sauvages de l'Acadie, se chargea de leur en procurer une plus grosse. Se trouvant un jour au palais épiscopal il demanda à M<sup>re</sup> de Saint-Vallier à quoi il destinait une cloche qu'on venait de bénir. Sa Grandeur lui répondit qu'elle était pour telle paroisse qu'il désigna : — " Mais Monseigneur, répondit M. Baudoin, ne trouvez-vous pas qu'elle ferait très bien pour l'église de l'Hôpital-Général " ? — " Eh bien, répliqua l'évêque, elle est à vous si vous pouvez l'emporter ", — et il continua de s'entretenir d'autres choses. Ces paroles cependant ne tombèrent pas à terre ; le rusé missionnaire sut en tirer parti. Il fit enlever adroitement la cloche par deux sau-

vages qui la portèrent à Notre-Dame des Anges. M. Baudoin la fit placer immédiatement au clocher, puis il manda à M onseigneur ce qu'il avait fait. Le bon évêque fut d'abord un peu déconcerté, mais il trouva le tour si bien joué qu'il prit le parti d'en rire comme les autres. Ceci arriva en 1694 ”.

A l'automne de cette année, M. Baudoin accompagna probablement M<sup>re</sup> de Saint-Vallier qui se rendait à Paris pour les affaires de son diocèse. M. Baudoin descendit au séminaire de Paris. Que fit-il en France toute l'année 1695 ? Quelles affaires y régla-t-il ? Il est assez difficile de le dire. L'abbé Glandelet, du séminaire de Québec, nous apprend seulement que vers la fin de l'année, il se préparait à retourner au Canada ; et de fait le 8 avril 1696, il s'embarquait pour la Nouvelle-France. On ne savait au juste quel était le but de son voyage, dont il s'était abstenu de parler. Il n'allait pas, disait-on, directement en Acadie ; c'est ce que mandait M. Tremblay à M. de Glandel et.

“ Je ne sais cependant pas s'il ne va pas plutôt avec MM. D'I berville et de Bonaventure, faire quelque entreprise sur les Anglais, soit à l'Acadie, soit à l'île de Terre-neuve : ce sont des mystères qu'on n'a pas encore découverts jusqu'à présent ”.

Voici ce qui était arrivé : s'étant présenté à la cour de Versailles, où l'on n'avait pas oublié l'ancien

mousquetaire des gardes du roi, il fut accueilli avec faveur et vivement questionné sur les affaires de l'Acadie. Son expérience et ses vues justes frappèrent les ministres au point qu'ils le prièrent d'accompagner le chevalier D'Iberville dans l'expédition qu'il préparait pour Terre-Neuve. C'est ainsi que M. Baudoin fut amené à en faire partie, et c'est à lui surtout que l'on doit d'en connaître les incidents.

A son retour, il en adressa au comte de Pontchartrain, une relation si exacte et si détaillée que La Potherie et le P. de Charlevoix ont pu y trouver, pour leurs ouvrages, les faits les plus circonstanciés et les plus intéressants. D'Iberville était parti de Rochefort au printemps de 1696, avec deux vaisseaux, *Le Profond* et *L'Envieux*. Il se rendit d'abord à Québec où il recruta quatre-vingts hommes choisis parmi ce qu'il y avait de plus brave et de plus aguerri dans la noblesse et les milices canadiennes. Il avait ordre d'aller faire une descente sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre et d'y prendre le fort Pemkuit, avant d'entreprendre la conquête de l'île de Terre-Neuve.

Rien ne convenait mieux au caractère de l'abbé Baudoin que ce genre d'aventures ; car il avait conservé de son ancien état un besoin d'action, une activité et une résolution extraordinaires <sup>1</sup>. Il dit,

---

1 — L'abbé Desmazures, *Le chevalier D'Iberville*, p. 147.

dès les premières lignes de son Journal : “ Nous avons trouvé, en arrivant à la baie des Espagnols, des lettres de M. de Villebon qui nous marquent que les ennemis nous attendent à la rivière Saint-Jean. Dieu soit béni, nous sommes résolus de les y aller trouver <sup>1</sup> ”.

L'abbé Baudoin profita du séjour que fit D'Iberville à la baie des Espagnols, aujourd'hui Sidney, dans le Cap-Breton, pour donner une mission aux familles sauvages qui s'y étaient réunies, et dont trente guerriers devaient faire partie de l'expédition. “ Ils se sont tous confessés, dit-il, j'en ai baptisé quelques-uns et marié d'autres ”.

Le 4 juillet l'expédition fit voile pour la rivière Saint-Jean. *Le Profond*, portant D'Iberville, guidait la marche, suivi de *L'Envieux* commandé par Denis de Bonnaventure, et d'un autre navire aux ordres d'un célèbre corsaire nommé Baptiste. Le trajet fut assez heureux, malgré les retards occasionnés par les brouillards qui planent habituellement sur ces côtes. Le 14 juillet, la flottille jeta l'ancre à cinq lieues de la rivière Saint-Jean. Vers deux heures de l'après-midi, la brume qui l'enveloppait s'étant levée, on aperçut au vent trois vaisseaux qui s'avan-

1 — *Journal du voyage que j'ai fait avec M. D'Iberville, capitaine de frégate, de France en l'Acadie et de l'Acadie en l'île de Terre-neuve* (1696-1697).

çaient rapidement, et qu'on reconnut bientôt pour ennemis.

D'Iberville fit lever l'ancre, fermer les sabords du *Profond*, en ordonnant de ne les ouvrir que quand il serait à une portée de fusil et se mit " en façon de prise " pour attendre les ennemis, " lesquels, ajoute l'abbé Baudoin, vont être bien reçus de nos gens qui ont approché pendant notre trajet très souvent des sacrements, ce qui me fait espérer que Dieu les bénira ". Deux de ces navires s'avancent assez près et font leur décharge. Le plus gros de trente-quatre canons sur *L'Envieux*, l'autre sur *Le Profond*. Celui-ci ouvre soudain ses sabords et fait un feu si meurtrier que son adversaire est forcé de prendre la fuite. D'Iberville le poursuit quelque temps, puis se retourne vers un des vaisseaux de vingt-quatre canons, *Le Newport*, tire sur lui à toute volée, le démâte et l'oblige à amener son pavillon. D'Iberville ordonne au capitaine Baptiste de conduire cette prise à la rivière Saint-Jean et reprend sa poursuite contre le vaisseau de trente - quatre canons. Il l'approche de si près que ses boulets passent bien loin au delà de lui. La nuit et la brume mettent fin à ce combat. " Heureuse brume pour ce navire, note l'abbé-mousquetaire ; il aurait fait assurément le voyage de France <sup>1</sup> ".

1 — Cf. *Lettre de D'Iberville au ministre*, 24 septembre 1696.

Le 15, la flottille était réunie à l'embouchure de la rivière Saint-Jean, où l'attendait M. de Villebon avec une cinquantaine de sauvages sous la conduite d'un religieux récollet, le P. Simon, missionnaire de Médoctec. Le séjour qu'elle eut à y faire pour débarquer les effets du roi, permit à M Baudoin d'aller voir son confrère, l'abbé Maudoux, curé de Port-Royal, qu'il trouva fort attristé du sort des habitants du pays, auxquels le gouvernement français ne fournissait pas " le quart de leurs besoins ", pendant qu'il leur défendait de commercer avec les gens de Boston pour se les procurer. Cette incurie qui continua d'année en année devait fatalement amener la perte de l'Acadie.

Le 2 août les cinquante sauvages du P. Simon étaient à bord de *L'Envieux*, et l'on appareillait pour Pentagoët, où devaient se faire les derniers préparatifs pour l'attaque contre le fort Pemkuit. Saint-Castin et l'abbé Thury, avec leur activité habituelle, avaient tout préparé pour se joindre à l'expédition avec un fort parti d'Abénakis. Ceux-ci attroupés avec leurs familles, les uns au bord de la grève, les autres sillonnant la rade en canots d'écorce, acclamèrent l'arrivée des vaisseaux. Il fallut faire escale pour chanter la guerre. Après avoir distribué force présents au nom du roi, D'Iberville donna un grand festin durant lequel cent trente guerriers se déclara-



rèrent prêts à partir. Deux des principaux officiers du commandant, MM. de Montigny et de Villieu, et vingt-cinq soldats se mirent en marche avec eux en côtoyant le rivage en canots ou en berges, escortés de loin par les vaisseaux.

A peine arrivé à Pemkuit, D'Iberville fit débarquer deux canons et deux mortiers, et envoya un parlementaire au commandant de la place, Pascho Chubb, pour le sommer de se rendre. Celui-ci répondit que " quand bien même la mer serait couverte de vaisseaux et la terre couverte d'Indiens, il ne se rendrait pas, à moins d'y être forcé ".

Le fort Pemkuit était bâti à l'embouchure de la rivière du même nom, sur une pointe rocheuse qui s'avance dans la mer à l'ouest de cette rivière. Il était presque entièrement entouré d'eau à marée haute. Sa forme était celle d'un rectangle, flanqué de " quatre fort belles tours ". Ses murailles, faites d'excellente pierre, avaient douze pieds et demi d'épaisseur, douze de hauteur avec une galerie tout autour. Il était armé de seize canons, de vingt-quatre à huit livres de balles et muni d'un beau magasin à poudre creusé dans le roc. Quatre-vingt-quinze hommes des milices du Massachusetts formaient sa garnison.

Le lendemain de l'arrivée, 15 août, fête de l'Assomption, D'Iberville était descendu à terre deux

heures avant le jour et après avoir entendu la messe avec tout son monde, soldats et sauvages, il les mit à l'œuvre. A midi, les canons et les mortiers étaient en position, abrités derrière un rempart de fascines élevé à une demi-portée de canon du fort. Les plus habiles tireurs, canadiens et sauvages, distribués derrière les rochers et dans les plis du terrain, entretenaient un feu continu sur les assiégés et gênaient fort leur artillerie. L'abbé Thury et le P. Simon faillirent être tués en ce moment par une décharge de boulets, pendant qu'ils encourageaient les travailleurs.

Les Abénakis, exaspérés de la récente trahison des "Bostonnais", voulaient en tirer une éclatante vengeance. Ils insistaient pour que D'Iberville n'offrît aucun terme de capitulation. Saint-Castin fut cependant envoyé auprès de Chubb pour lui intimer que s'il ne se rendait pas, lui et tout ce qu'il y avait de vivants dans le fort seraient infailliblement massacrés par les sauvages. Quelques bombes qui éclatèrent au milieu de la place achevèrent de démoraliser la garnison déjà terrifiée, et à cinq heures de l'après-midi, le commandant fit battre la chamade. La capitulation conclue sur-le-champ portait que la garnison aurait la vie sauve, qu'elle serait protégée contre la fureur des sauvages et conduite à Boston. Elle sortit sans armes et fut transportée

sous bonne escorte dans une île protégée par les canons des vaisseaux.

Le lieutenant Villieu prit possession du fort avec soixante hommes. L'abbé Baudoin y entra en même temps et ayant pénétré dans la prison, il y trouva un malheureux Abénakis chargé d'affreuses chaînes, à moitié mort de mauvais traitements. C'était une des victimes du dernier guet-apens <sup>1</sup>. " Je mis presque deux heures à limer ses fers, dit-il, et le fis transporter au camp. L'on trouva parmi les papiers du gouverneur un ordre, venu depuis peu de Boston, de le pendre. Je vous avoue, Monseigneur, que je craignais que les sauvages, voyant leur frère dans un si pitoyable état, ne se jetassent sur les Anglais".

D'Iberville, fidèle à la capitulation, détacha un petit vaisseau pour transporter les prisonniers à Boston. Dans une lettre adressée au conseil de cette ville, il demandait qu'on lui renvoyât les Français et les sauvages pris par trahison, qu'à cette condition il mettrait en liberté les prisonniers qu'il avait faits sur *Le Newport*.

Les jours suivants furent employés à transporter sur les vaisseaux l'artillerie du fort, dont les autres armes et les munitions furent distribuées au x sau-

---

1 — *Relation*, 1695-1696.

vages. Le fort lui-même fut rasé et livré aux flammes.

Le commandant Chubbs s'était si lâchement défendu qu'il fut accueilli avec indignation et jeté en prison où il languit pendant plusieurs mois. L'inéptie du gouvernement du Massachusetts était cependant plus grande encore que l'incapacité de cet officier <sup>1</sup>. Présomptueux autant qu'ignorant des choses militaires, il n'avait pas compris l'importance du poste de Pemkuit. Persuadé que ses fortes murailles le rendaient inattaquable, il le fit mal garder et le perdit. La destruction de Pemkuit exposa plus que jamais cette frontière du Massachusetts aux incursions des implacables Abénakis.

Les vainqueurs se rembarquèrent triomphants et chargés de dépouilles. En partant des Monts-Déserts où ils s'étaient arrêtés quelques jours pour attendre la barque qui devait ramener les prisonniers de Boston, l'abbé Bandoïn prit passage sur le *Newport*, commandé par le capitaine De Lauzon, qui avait à son bord les sauvages en destination de la Hève et du Cap-Breton. A peine avait-on quitté les parages des Monts-Déserts qu'on aperçut au large sept voiles.

---

1 — La vengeance des Abénakis s'attacha aux pas du traître Chubb. A sa sortie de prison, il s'était retiré à Andover, son village natal, où il se croyait en sûreté. Une bande d'Abénakis s'y glissa furtivement et le massacra dans sa maison.

qui paraissaient faire route pour la rivière Saint-Jean. D'Iberville jugea que c'était une flotte ennemie qui lui donnait la chasse. En présence de ce danger éminent, les sauvages vinrent trouver l'abbé Baudoin et lui dirent que si le combat s'engageait, de supplier le commandant d'aborder un des vaisseaux et de périr tous les armes à la main, plutôt que de tomber au pouvoir des Anglais et d'aller mourir dans les fers à Boston. Cette crainte révèle la réputation de cruauté envers les Indiens que s'étaient acquise les Anglo-Américains, et qu'ils ne justifiaient que trop.

D'Iberville, voyant la partie trop inégale pour risquer un engagement, résolut de dérouter les ennemis. Après avoir fait signe à *L'Envieux* et au *Newport* de le suivre de près, il cingla vers la terre jusque'à ce que la nuit l'eût dérobé à la vue des Anglais ; puis changeant de route, il longea la côte des Monts-Déserts et gagna ensuite la pleine mer. Cette évolution empêcha *Le Newport* d'arrêter à la Hève, et il alla la toucher directement au Cap-Breton, où il déposa sa troupe de sauvages, à l'exception de trois qui, pris d'admiration et d'amitié pour D'Iberville, voulurent partager sa gloire dans l'expédition de Terre-neuve.

L'un d'eux, nommé Nescambiout, était un fameux chef abénakis, aussi remarquable par son intelligence que par sa force physique et sa bravoure. D'une

taille athlétique, il avait des traits d'une étonnante énergie et un air martial plus étonnant encore. Ses actions et ses manières révélèrent une âme élevée et pleine de droiture. Encore qu'il fût jeune — trente-huit à quarante ans — aucun chef de sa nation ne comptait de plus grands exploits ; il n'avait pas levé moins de quarante chevelures. Tels étaient sa gravité et son flegme, qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il voulait savoir, disait-il, si D'Iberville faisait mieux que lui la guerre aux Anglais et aux Iroquois<sup>1</sup>.

## IX

La France n'avait dans l'île de Terre-Neuve qu'un poste de quelque importance : c'était le fort de Plaisance situé au sud sur la baie du même nom. Le fort était entouré d'un petit village et de quelques cabanes de pêcheurs disséminées le long de la grève. Les Anglais, au contraire, avaient formé sur la côte orientale une ligne d'établissements d'une centaine de lieues d'étendue. Cette population de

1 — La Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, vol. I, p. 27. Cf. Charlevoix, vol. II, p. 193.

En 1706, Nescambiout traversa en France et fut reçu à la cour de Versailles, où Louis XIV le combla d'honneurs et de présents.

langue anglaise était un ramassis de gens sans aveu, n'ayant ni religion, ni mœurs, abandonnée à toutes sortes de vices. Elle n'avait pas même un seul ministre d'aucune religion.

Le gouverneur français, M. de Brouillan, était un officier expérimenté, ayant de bonnes qualités, mais âpre au gain, d'un caractère difficile, ombrageux et très jaloux de son autorité. Il avait été choqué du choix que la cour de Versailles avait fait du chevalier D'Iberville pour commander l'expédition de Terre-neuve, qu'il s'arrogeait le droit de diriger, en qualité de gouverneur. Ce fut la source de contestations et de querelles qui auraient pu faire manquer l'entreprise si D'Iberville n'avait montré autant de longanimité que de capacité dans le commandement.

Son plan de conquête tracé avec ce coup d'œil militaire qui l'a rendu si célèbre, était aussi hardi qu'habilement conçu. Il irait d'abord surprendre l'île de Carbonnière, rocher abrupt, difficile d'accès, où les Anglais étaient le mieux fortifiés. De là, il descendrait le long de la côte sur la neige qui alors serait abondante, contournerait la baie de la Conception, et se jetterait, la nuit, à l'improviste sur le fort Saint-Jean, dont les habitants n'étant pas accoutumés aux marches à la raquette, ne croiraient pas à la possibilité d'une attaque en hiver. Ces deux postes, les mieux défendus de l'île, une fois empor-

tés, les autres établissements seraient facilement conquis.

D'Iberville espérait n'avoir pas de difficultés à faire adopter son plan de campagne par M. de Brouillan ; mais il comptait sans les susceptibilités de ce gouverneur. Grands furent son étonnement et son désappointement en apprenant à son arrivée à Plaisance que M. de Brouillan était allé faire le siège du fort Saint-Jean à la tête d'une troupe recrutée parmi les pêcheurs, la plupart venus de Saint-Malo. Il se flattait de recueillir toute la gloire de cette campagne en prenant la plus importante des stations anglaises avant l'arrivée de D'Iberville. Il ne devait s'attirer que la confusion d'un revers.

Une autre contrariété attendait D'Iberville à Plaisance : il fut sur le point de perdre son aumônier qu'il avait en très haute estime. L'abbé Baudoin tomba dangereusement malade, et fut même à l'extrémité. Transporté à terre, il fut entouré de si bons soins qu'il revint à la vie.

D'Iberville aurait volé au secours de Brouillan dès son arrivée à Plaisance s'il avait pu se procurer des vivres ; mais il n'y en avait pas dans la place. Le navire qui lui en apportait n'arriva que le 10 octobre et M. de Brouillan était de retour à Plaisance le 17 sans avoir rien fait, mécontent de lui-même et



de ses troupes qui de leur côté se plaignaient hautement de la dureté de son commandement.

L'effectif dont disposait alors D'Iberville consistait en cent vingt-cinq hommes, Frontenac lui ayant envoyé de Québec un renfort de cinquante soldats et de trente Canadiens commandés par le capitaine de Muy<sup>1</sup>.

Il est nécessaire de connaître les conditions dans lesquelles D'Iberville avait accepté le commandement de l'expédition, pour comprendre la suite des difficultés qui survinrent entre lui et le gouverneur de Plaisance. Comme il arrivait assez souvent à cette époque, le gouvernement français avait fait une espèce de contrat avec D'Iberville : les navires étaient fournis par l'État et D'Iberville était chargé de la solde des troupes. En compensation, il partageait avec elles le butin qu'il pouvait faire.

Brouillan ne voulut pas entendre parler du plan de D'Iberville et exigea de commencer les opérations par Saint-Jean. Le chevalier eut beau lui représenter que la tentative était trop hasardeuse, l'eunemi ayant été prévenu d'une attaque, le gouverneur persista dans son obstination. D'Iberville déclara alors qu'il lui remettait le commandement et qu'il allait

---

1 — *Frontenac au ministre*, 23 octobre 1696. Cf. La Pothe-  
rie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, vol. I, p. 25.

s'embarquer sans délai pour la France. A cette nouvelle les Canadiens se révoltèrent ouvertement, disant qu'ils ne s'étaient engagés qu'à servir sous D'Iberville, ainsi qu'en faisaient foi leurs "chasse-partis". "Je tâchai de les apaiser, raconte l'abbé Baudoin, mais en vain. . . Les Canadiens prièrent M. D'Iberville de rester à leur tête, sans quoi il arriverait quelque chose de fâcheux, ou au moins qu'il les renvoyât". Le gouverneur effrayé de ce soulèvement qui pouvait avoir pour lui les plus fâcheuses conséquences, tâcha d'apaiser les esprits en faisant savoir qu'il ne réclamait aucune part du butin mais seulement l'honneur d'être un des commandants de l'expédition. D'Iberville finit par céder pour le bien de la paix. "J'aurais, je vous avoue, M<sup>r</sup>, voulu bien être loin dans tous ces grabuges, étant ami de ces deux Messieurs, qui m'ont mille fois fait plus d'honneur que je n'en mérite. Nonobstant cela, j'aurais eu autant de peine au moins que le sieur D'Iberville à consentir à tout ce qu'il a accordé au sieur de Brouillan. Dieu soit béni, ces Messieurs sont un peu d'accord, mais j'apprends que cela ne du re pas.

L'expédition se mit en route sous deux divisions : D'Iberville par terre avec ses Canadiens, Brouillan par mer avec les siens, n'étant pas accoutumés à marcher dans les bois. On était aux premiers jours

de novembre. Après avoir suivi les bords de la baie, la bande de D'Iberville s'enfonça dans un pays morne et désert. On marchait " tantôt dans des bois si épais qu'on avait peine à passer, tantôt dans des pays de mousse où l'on enfonçait souvent jusqu'à mi-jambe, cassant la glace sous les pieds, le temps étant déjà très froid, surtout les matinées, traversant des rivières et des lacs, enfonçant fréquemment jusqu'à la ceinture ".

Les cent hommes de Brouillan prirent terre et rejoignirent le détachement canadien à quelques jours de marche du fort Saint-Jean. Il y eut encore des contestations au sujet du commandement et du partage des dépouilles, qui n'eurent pas de suites, grâce à la modération dont D'Iberville donna l'exemple.

Le 28 novembre, le détachement qui, la veille, avait été arrêté par une tempête de neige se remit en route dès le matin. On n'était plus qu'à une courte distance du fort Saint-Jean. L'avant-garde de trente Canadiens, commandée par le lieutenant de D'Iberville, le brave Montigny, précédait de cinq cents pas le gros de la troupe. Les ennemis prévenus de son approche, avaient dressé une embuscade dans un bois brûlé coupé de rochers derrière lesquels se tenaient cachés quatre-vingt-huit hommes. Les éclaireurs de Montigny ne découvrirent cette embuscade

qu'à une portée de pistolet. Aussitôt toute l'avant-garde se déploya en tirailleurs et engagea le feu. Les ennemis les voyant si peu nombreux crurent facile de les repousser et répondirent par une vive fusillade. A ce bruit, le détachement se débarrassa de ses bagages et mit un genou en terre pour recevoir l'absolution. Brouillan donna ensuite l'ordre de charger, tandis que D'Iberville, avec une poignée de Canadiens, et les sauvages sous la conduite de Nescambiout, s'élançait sur la gauche des ennemis qui prirent la fuite dès qu'ils se virent débordés. L'engagement n'avait duré qu'une demi-heure. D'Iberville et les siens poursuivirent les fuyards l'épée dans les reins et les chassèrent successivement du premier et du second fortin qui précédaient le fort principal. Le chevalier fit trente-trois prisonniers, sans compter quelques femmes et enfants. Les ennemis eurent cinquante-cinq hommes de tués. Il n'y en eut qu'un du côté des Français avec quelques blessés. La panique des Anglais fut si grande que si D'Iberville avait eu cent hommes avec lui, il serait entré sur l'heure dans le fort Saint-Jean.

M. de Brouillan se battit bravement. " J'étais fort proche de lui, dit l'abbé Baudoin. Je sais ce qui en est. Ses gens, il est vrai, auraient eu besoin d'une ou deux campagnes aux Iroquois pour appren-

dre à se couvrir en découvrant les ennemis. En vérité les Canadiens l'emportent sur eux. Aussi l'apprennent-ils à leurs dépens depuis longtemps dans la terrible guerre qu'ils ont avec les Iroquois".

Les deux fortins et les maisons voisines servirent de logement aux troupes. Montigny fut commandé avec une escouade de Canadiens pour incendier les maisons, hangars et autres constructions qui masquaient le fort, afin d'en commencer le siège qui paraissait devoir être assez long. On fut agréablement surpris, le surlendemain, 30 novembre, de voir arborer un drapeau blanc à la porte du fort et venir un parlementaire qui demanda à capituler. Il fut convenu que les cent soixante hommes de la garnison, avec les familles réfugiées dans la place, en sortiraient sans être molestés, et que deux navires seraient mis à leur disposition pour les transporter en Angleterre.

Le fort Saint-Jean, érigé sur le flanc d'un coteau, baigné par le bras de mer qui sert de rade à la ville actuelle de Saint-Jean, était un rectangle à quatre bastions, entouré d'une palissade de huit pieds de haut et d'un chemin couvert. Il était armé de huit pièces d'artillerie. Au centre, s'élevait une tour armée de quatre autres pièces. De braves troupes auraient pu y faire une forte résistance ; mais la garnison ne se composait que de pêcheurs mal

armés, qui n'entendaient rien à la guerre, et qui n'avaient pas même un bon officier pour les commander<sup>1</sup>.

D'Iberville ayant encore un millier d'hommes à combattre avant d'achever la conquête de l'île, ne pouvait songer à diminuer sa petite troupe pour mettre une garnison dans la place. Ce soin revenait naturellement aux soldats de M. de Brouillan qui

---

I — S'il fallait en croire certaines relations anglaises, les Français auraient commis devant Saint Jean un acte de barbarie atroce. Ils auraient attaché un de leurs prisonniers nommé William Brew ou Drew, lui auraient fait une incision autour de la chevelure, qu'ils auraient arrachée depuis le front jusqu'au sommet de la tête et l'auraient ensuite renvoyé au fort en faisant savoir qu'un sort semblable était réservé à la garnison, si elle ne se rendait pas. Cette odieuse invention se réfute d'elle-même, quand on se rappelle la manière pleine d'humanité avec laquelle ces mêmes Français avaient traité le commandant Chubb et la garnison de Penkuit qui en étaient bien moins dignes, après la trahison dont ils s'étaient rendus coupables à l'égard des Abénakis. L'abbé Baudoin qui rapporte en détail les incidents du siège, ne dit pas un mot de cette prétendue cruauté, contre laquelle il aurait été le premier à protester. On en est convaincu quand on sait la manière dont il agit à l'occasion du prisonnier abénakis qu'il avait délivré de ses fers. Par principe d'humanité, il ne voulut pas qu'on fit connaître aux Abénakis la lettre du conseil de Boston qui ordonnait de pendre ce malheureux, sans quoi ces sauvages se seraient déchainés sur les prisonniers anglais. M. Parkman rapporte le même fait d'après Brown's *History of Cape Breton*. *Frontenac*, p. 391, *no te*. Howley dans son *History of Newfoundland*, p. 157, le mentionne aussi, mais pour en démontrer la fausseté.

ne devaient pas faire partie de l'expédition ; mais impatientes de s'en retourner à Plaisance, ils ne voulurent pas s'en charger, et l'on fut obligé de brûler le fort.

C'est à partir de ce moment que les cent vingt-cinq braves de D'Iberville commencèrent cette campagne d'hiver restée légendaire dans les annales du Canada.

De la fin de décembre au commencement de mars, ils emportèrent l'un après l'autre tous les postes anglais échelonnés autour de la vaste baie de la Conception et de celle de la Trinité. Les marches qu'ils eurent à faire en raquettes, par tous les temps, le froid, la neige, la pluie, le vent, la poudrierie, sont à peine croyables, surtout si l'on joint à cela des combats, des assauts, des escarmouches continuels. L'aumônier de l'expédition nous donne une idée des fatigues qu'on eut à essayer, en décrivant la marche du 16 au 18 janvier :

“ Le sieur de Montigny prend encore le devant avec trente hommes des plus vigoureux pour battre le chemin.

“ Le 17, nous le joignons, faisant en un jour le chemin qu'ils avaient fait en deux avec beaucoup de peine, ayant force neige dont tous les bois sont couverts, en sorte qu'il est presque impossible de se pouvoir arracher et conduire. Le Canada n'a rien

de semblable. Le 18, les chemins sont si mauvais qu'on ne trouve plus que douze hommes pour battre le chemin. Nos raquettes se brisent sur ce verglas et dans ces roches et bois abattus couverts de neige, posant souvent les pieds à faux. Avec tout cela, on ne peut s'empêcher de rire, de voir tomber quasi-perdus dans la neige, tantôt les uns, tantôt les autres. Le sieur de Montigny tombant dans une rivière, y laissa son fusil et son épée pour n'y pas perdre la vie”.

“ L'épouvante, continue plus loin l'au mônier, est terrible parmi les ennemis qui regardent quasi comme des diables les Canadiens qui font des cent lieues pour les venir attaquer sur des neiges à eux impraticables”.

La plupart des habitants fuyaient dans les bois, cachant ou emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient. Les plus braves, ou plutôt les moins intimidés, faisaient quelque résistance dans les postes les mieux retranchés, mais finissaient toujours par être désarmés ou tués par les invincibles envahisseurs. Tous les villages furent ainsi pris et incendiés l'un après l'autre. Près de deux cents ennemis périrent et plus de sept cents furent faits prisonniers. Il est vrai qu'un grand nombre de ces derniers parvinrent à s'échapper. Les Canadiens n'eurent que deux hommes blessés. Il y avait parmi cette population



plus de deux cents chasseurs bien armés et habitués au tir, puisqu'ils passaient les hivers à chasser dans les bois les animaux à fourrures ; mais, observe ironiquement l'abbé Baudoin, " ils n'ont de cœur que pour courir sur des bêtes sauvages ". La plupart auraient eu le temps et les moyens de faire une vigoureuse résistance, s'ils n'eussent été aussi lâches que vicieux, ce qui faisait dire aux Français que la ruine de leur pays était un châtimeut de Dieu.

Au printemps, toute l'île était conquise, à l'exception de l'inaccessible rocher de Carbonnière et du poste de Bonavista situé fort loin au nord. Le butin fut immense en objets de toute nature : pas moins de 224,300 quintaux de morue furent pris dans les divers établissements de pêche. En outre, la plupart des villages étaient abondamment pourvus, les habitants étant fort à l'aise. Leur commerce annuel était évalué à \$3,500,000. On peut juger par là des énormes pertes qu'ils eurent à subir.

De retour à Plaisance, D'Iberville eut à supporter de la part du gouverneur de nouveaux ennuis qui firent éclater davantage la différence de caractère entre ces deux hommes. D'Iberville se préparait à compléter sa conquête en allant s'emparer de Carbonnière et de Bonavista, lorsque arriva de France son frère, Lemoyne de Sérigny, qui lui amenait cinq vaisseaux du roi avec l'ordre de partir sans délai

pour la baie d'Hudson, afin d'en chasser les Anglais. Telle fut la fin de cette aventure de Terre-neuve, tellement extraordinaire, qu'on serait porté à la révoquer en doute, si elle n'était attestée par les témoins oculaires les plus dignes de foi.

L'abbé Baudoin termine son Journal sans indiquer les motifs qui l'engagèrent à quitter la charge d'aumônier qu'il avait si bien remplie, et à retourner en Acadie. Était-ce l'état de sa santé qui avait dû terriblement souffrir des fatigues et des intempéries de cette campagne, ou bien l'appel de ses supérieurs ? Quoi qu'il en soit, on le retrouve peu de temps après à sa mission de Beaubassin.

M. Tronson n'avait pas cessé de s'intéresser à l'Acadie, et avant même que M. Baudoin fût de retour à son poste, il lui envoyait un nouveau confrère pour partager ses travaux. Il fit part de la joie qu'il en éprouvait à M. Dollier de Casson, par une lettre du 2 avril 1697 :

“ M. de Cilz, disait-il, est un bon prêtre breton et qui a demeuré ici plusieurs années et va trouver M. Baudoin à l'Acadie ”.

L'abbé de Cilz était le compatriote du missionnaire acadien et sans doute un des fruits précieux de son dernier voyage en France.

Gilles-Marie de Cilz était né au diocèse de Vannes. Il arriva simple laïque au petit séminaire de Paris,

le 11 novembre 1689. Au bout de huit années d'études et de formation ecclésiastique, il fut ordonné prêtre et partit pour l'Acadie. Mais, hélas ! il mourut en se rendant à sa mission. Dieu se contenta de son sacrifice.

M. Baudoin lui-même ne devait pas tarder à le suivre. La délicatesse de sa constitution avait mieux résisté qu'on ne pouvait l'espérer aux privations, aux travaux, aux épreuves et aux souffrances des missions acadiennes ; mais les misères et les fatigues qu'il eut à endurer durant l'expédition de Terre-neuve avaient achevé d'épuiser ses forces. Il mourut et fut inhumé probablement à Beaubassin sans qu'on puisse l'affirmer ; car aucuns détails ne nous sont parvenus sur ses derniers jours.

C'est par une lettre du 30 mars 1699, écrite à M. de Belmont, supérieur de Saint-Sulpice de Montréal, par le supérieur général de Paris, que nous apprenons tout à coup le décès de ce saint missionnaire :

“ Nous avons appris la mort de M. Baudoin avant l'arrivée de vos lettres. C'est une perte considérable pour le pays ; car difficilement trouvera-t-on un missionnaire si zélé et si accoutumé à la fatigue ”

D'après les indications de cette lettre, M. Baudoin était mort avant que les vaisseaux de Québec, partis dans l'automne de 1698, fussent arrivés en France.

Il a donc dû mourir dans le cours de l'été de cette année, au milieu de son cher troupeau de Beaubassin. On peut l'inférer de la lettre suivante écrite de Paris à M<sup>sr</sup> de Saint-Vallier :

“ Nous avons appris, écrit M. Tronson en 1699, la mort de M. Baudoin avant que vous me l'eussiez écrit. Nous n'avons pu manquer de prier pour lui, et il a eu une bonne part à la grand'messe annuelle qu'on chanta il y a quelques jours ici pour ceux qui sont morts au Canada.

“ C'était un bon ouvrier dont la mort est sans doute affligeante, mais qui porte avec elle sa consolation, puisqu'elle lui est arrivée les armes à la main et en servant son bon Maître ”.

M. Baudoin s'était soutenu en Acadie par l'énergie morale et la gaieté de son heureux caractère. Il dut mourir vers l'âge de trente-sept ans. C'était bien jeune ! En peu de temps il avait rempli une longue carrière. Ce ne sont pas les années qui comptent devant Dieu, mais les œuvres, les travaux accomplis pour lui gagner des âmes et étendre sa gloire.